PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

SCAFFALE ..... B

PLUTEO I

N.° CATENA 11

Pz. Sala - B. I. 11.

0884

THÉATRE

COMPLET

DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée par l'AUTEUR.

TOME HUITIÈME,

CONTENANT

L'ENFANT PRODIGUE, NANINE, LA PRUDE.

BIBLIOTECA · ACCHIESI · PALI
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - ROMA

A AMSTERDAM,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

Représentée pour la première fois le 10 Octobre 1736.

dans laquelle un père gronde, une fille occupée de ſa paſſion pleure ; le fils ſe moque des deux : & quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très-ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine ; & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une dame très-reſpectable étant un jour au chevet d'une de ſes filles qui était en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écriait en fondant en larmes : *Mon* DIEU, *rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans.* Un homme, qui avait épouſé une de ſes filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils ?* Le ſang-froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette dame affligée, qu'elle ſortit en éclatant de rire ; tout le monde la ſuivit en riant, & la malade ayant ſu de quoi il était queſtion, ſe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des ſcènes attendriſſantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté : d'autres toutes ſérieuſes ; d'autres où l'attendriſſement va juſques aux larmes. Il ne faut donner l'excluſion à aucun genre : & ſi l'on me demandait, quel genre eſt le meilleur, je répondrais : *Celui qui eſt le mieux traité.*

Il ſerait peut-être à propos & conforme au goût de ce ſiècle *raiſonneur*, d'examiner ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cauſe du rire eſt une de ces choſes plus

ſenties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard*, qui le vaut quelquefois, & les auteurs de tant de jolies pièces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon, & ſans dire leur ſecret.

J'ai cru remarquer aux ſpectacles, qu'il ne s'élève preſque jamais de ces éclats de rire univerſels qu'à l'occaſion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Soſie*; le chevalier *Menechme* pris pour ſon frère; *Criſpin* faiſant ſon teſtament ſous le nom du bon homme *Geronte*; *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de ſa caſſette; *Pourceaugnac*, à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire paſſer pour fou; en un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille eſpèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guères rire que quand il ſe méprend; & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux ſpectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules, dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie; *Triſſotin* & *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guères le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont

on eſt charmé de voir la peinture, & qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au *Tartuffe ;* mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon homme qui le croit un ſaint ; & l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaieté, la curioſité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce ſerait ſur-tout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces reſſorts, puiſque ce ſont eux qui les font jouer. Mais ils ſont plus occupés de remuer les paſſions que de les examiner ; ils ſont perſuadés qu'un ſentiment vaut mieux qu'une définition ; & je ſuis trop de leur avis pour mettre un traité de philoſophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai ſimplement à inſiſter encor un peu ſur la néceſſité où nous ſommes d'avoir des choſes nouvelles. Si l'on avait toujours mis ſur le théâtre tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en ſerait rebuté. Si les héros ne parlaient jamais que tendreſſe, on ſerait affadi :

O imitatores ſervum pecus !

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneille*, les *Molière*, les *Racine*, les *Lulli*, les *le Brun*, me paraiſſent tous avoir quelque choſe de neuf & d'original qui les a ſauvés du naufrage. Encor une fois, tous les genres ſont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainſi il ne faut jamais dire : Si cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau ne plaît pas, ſi cette pièce eſt tombée, c'eſt que cela était d'une eſpèce nouvelle. Il faut dire : C'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpèce.

ACTEURS.

EUPHÉMON, père.

EUPHÉMON, fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac ; ſecond fils d'Euphémon.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de Liſe.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La ſcène eſt à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMON, RONDON.

RONDON.

MON triſte ami, mon cher & vieux voiſin ;
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaiſir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais, Mons ton fils, le ſieur de Fierenfat,
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Quoi donc !

RONDON.

Tout fier de ſa magiſtrature,
Il fait l'amour avec poids & meſure.
Adoleſcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eſt, à mon ſens, un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable;
Il eſt trop fat.

EUPHÉMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! Je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien matter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encrouté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la préſidence
De cette ville. Oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monſieur le préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche & parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt...

EUPHÉMON.

Et mais: quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours....

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe ?
Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare ; & tout avare eſt ſage.
Oh ! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence :
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHÉMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel ainé, dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble fête?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maiſon?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Liſe?
Liſe autrefois à cet ainé promiſe?
Ma Liſe qui...

EUPHÉMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père?
Pour ſuccéder?

EUPHÉMON.

Non... tout eſt à ſon frère.

RONDON.

Ah ! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHÉMON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui ;
Et ſon ainé n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage ;
Il le mérite : il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop long-tems enduré
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet ainé ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là !
Te ſouvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah ;
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON.

Ah ! quels charmes,
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et ſur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh ?

EUPHÉMON.

Ceſſez.

RONDON.

Te ſouvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'égliſe
Se fiancer à ma petite Liſe ?

Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment ! pour qui ! . . Peſte, quel débauché !

EUPHÉMON.

Épargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires ;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné ?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit ;
Mon amitié, ma douleur vous y ſuit.
Ménagez-les : vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité ; mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, ſoit : j'y conſens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! auſſi vous aviez tort,
En connaiſſant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mouſquetaire.

EUPHÉMON.

Encor !

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez....

EUPHÉMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour ſon mariage ;
Çà penſez-vous que ce cadet ſi ſage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON.

Aſſurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir ſuprême.

Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, & que j'ai ſu tourner,
Tout auſſi-tôt aime ſans raiſonner.
A mon plaiſir j'ai paîtri ſa jeune ame.

EUPHÉMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons ; & je me trompe fort,
Si de vos ſoins votre fille eſt d'accord.
Pour mon ainé j'obtins le ſacrifice
Des vœux naiſſans de ſon ame novice.
Je ſais quels ſont ces premiers traits d'amour.
Le cœur eſt tendre ; il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHÉMON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien ſéduire.

RONDON.

Lui ! point du tout ; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez, ne craignez rien :
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur ſur cela réjoui ;
Quand j'ai dis non, perſonne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCÈNE II.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APPROCHEZ, venez, Liſe.
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux ;
Ne ſens-tu pas des deſirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine ?

EUPHÉMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal ;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire ?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire
Tu n'aurais pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je ſais, mon père, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le ſort nous refuſe en beauté:
Être au dehors diſcrète, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point;
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage:
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raiſon, ni pardevant notaire.

EUPHÉMON.

C'eſt à mon gré raiſonner ſenſément.
J'approuve fort ce juſte ſentiment.
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais ſans vous ma fille bien appriſe,
N'eût devant moi lâché cette ſottiſe.
(*A Liſe.*)
Ecoute, toi: je te baille un mari,
Tant ſoit peu fat, & par trop renchéri;

Tout en grondant il céde à mes avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
Et me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon;
Mais lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je ſens que ſon tort eſt extrême.

MARTHE.

Comment aimer un Monſieur Fierenfat ?
J'épouſerais plutôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, énivré de lui-même,
Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même ſe mire;
Sous ſon rabât ſe rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je ? Il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux;
Il eſt le fils de l'ami de mon père,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes deſirs ?
Il faut céder : le tems, la patience,

Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle & discrète Lise :
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais. . . mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices ;
De votre cœur eût les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque tems a surpris ma tendresse,
Il était né pour être vertueux.

MARTHE *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée.
Le malheureux ! il cherchait tour-à-tour
Tous les plaisirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire,
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir,
Est honnête homme, ou va le devenir;
Mais Enphémon dédaigna sa maîtresse;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigens scélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont, sous son nom, volé son triste père.
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin, lui succède aujourd'hui:
Il aura Lise: & certes c'est dommage;
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour;
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de ſottiſes étranges,
On découvrait aiſément dans ſon cœur
Sous ſes défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt monſieur ſon frère.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE, le Préſident FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs, & dignités, je croi,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.

C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la pleins: c'eſt une choſe infame,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Être à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content,
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;
Etre en rabat un petit-maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare:
Un jeune-fat paſſe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eſt à Madame. Ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
(*A Liſe.*)
Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue imprudente.

Je ne ſuis pas un préſident pour rien ;
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc ; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi.
Point de raiſons, c'eſt le plus ſûr.

SCÈNE V.

RONDON, *Acteurs précédens.*

RONDON.

MA foi ;
Il nous arrive une plaiſante affaire.

FIERENFAT.

Eh ! quoi, Monſieur ?

RONDON.

RONDON.

Écoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche,
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune ?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise :
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient :
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée :
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné :
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe ;
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah ! je prétends moi l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne ;
Et d'assez près la chose nous concerne :
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le tems est cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Est un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

LISE.

Comment ? à moi ! ma faute ?

RONDON.

Oui.

Les contre-tems, qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort ?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaie,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu, l'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon amant!
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée :
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.

Un tel hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique:
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour:
Trembler d'avoir toujours une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe:
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir:
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde:
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit:
Que de lumière en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point davantage.
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage
Auraient beſoin d'un éclairciſſement.
L'hymen déplaît avec le préſident:
Vous plairait-il avec Monſieur ſon frère?
Débrouillez-moi, de grace, ce myſtère;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïſſez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe.

Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame.
On lit très-bien dans le fond de ſon ame:
On y voit clair. Et ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours dans ſa tête,
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir:
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir:
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne ſoit pas au moins déshérité;
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine.
Voilà mon cœur, c'eſt trop le pénétrer;
Aller plus loin, ſerait le déchirer.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LÀ-BAS, Madame, il eſt une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa viſite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive juſtement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! ſur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, ſans doute.

LISE.

Ah! c'eſt encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des ſots,
Où l'on ſe gêne, où le bon ſens expire
Dans le travail de parler ſans rien dire?
Que ce fardeau me pèſe & me déplaît!

SCÈNE III.

LISE, Mad. CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la Dame.

LISE.

Oh ! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon ſi...

Mad. CROUPILLAC.

Ah, Madame !

LISE.

Eh, Madame !

Mad. CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mad. CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe ; & dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Oh ! non, ma mie,
Je ne saurais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas ! c'est bien peu, quand j'y pense !
Et j'avais eu grand' peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un tems, ah ! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout quand un amant vous quitte,
Où l'on est seule ; & certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi, si je suis interdite
De vos discours & de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mad. CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules,
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le tems.

Pour mon malheur, hélas! je ſuis plus ſage;
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mad. CROUPILLAC.

Si fait:
J'eſpère encor; & ce ſerait peut-être
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Mad. CROUPILLAC.

D'un préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et, ſûrement, qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

Mad. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems
Je ne parlais jamais aux préſidens:
Je haïſſais leur perſonne & leur ſtyle;
Mais, avec l'âge, on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

Mad. CROUPILLAC.

Enfin il faut ſavoir,
Que vous m'avez réduite au déſeſpoir.

LISE.

Comment? en quoi?

Mad. CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant diſpoſer de moi-même :
Dans Angoulême, en ce tems, Fierenfat
Etudiait, apprentif magiſtrat ;
Il me lorgnait, il ſe mit dans la tête
Pour ma perſonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas ! bien outrageant,
Car il faiſait l'amour á mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père :
On s'entremit, on pouſſa loin l'affaire ;
Car, en mon nom, ſouvent on lui parla ;
Il répondit, qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la choſe était ſure.

LISE.

Oh oui.

Mad. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit, fut, dit-on, deſtiné.

LISE.

Quel ſouvenir !

Mad. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouiſſait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Mad. CROUPILLAC.

Ce fou là s'étant fort dérangé,
Et de ſon père ayant pris ſon congé,

Errant, proscrit, peut-être mort; que sais-je ?
(Vous vous troublez!) mon héros de collége,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſé enfin ma fortune & mes larmes;
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi; courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi, déjà, par protestation
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès sera fait de manière,
Que vous, son père, & les enfans que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité, je suis toute honteuse,
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas ! de ce courroux.
Sans être heureux, on fait donc des jaloux!
Cessez, Madame, avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourrait aisément accorder :
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mad. CROUPILLAC.

Quoi! point plaider ?

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

Mad. CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ?

Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, & nul dans les procès.

SCÈNE IV.

Mad. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères !
On m'a parlé de proteſtation.
Eh vertu-bleu ! qu'on en parle à Rondon;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mad. CROUPILLAC.

Faut-il encor eſſuyer des injures ?
Monſieur Rondon, de grace, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mad. CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi;
C'eſt un frippon d'eſpèce toute neuve,
Galant avare, écornifleur de veuve;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes ?

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! ſi durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mad. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mad. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le beau ſexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crîra moins que vous.

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mad. CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;
Et je prendrai lui, ſon vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui, moi ?

Mad. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mad. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais, voyez la folie.

SCÈNE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*A Fierenfat.*)
Et vous, monſieur le roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une Baronne, afin de l'abuſer ?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner les airs d'être volage !
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'eſt là le fait de votre fou de frère ;
Mais, vous ! mais, vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,

Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toujours au fond de l'ame,
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ſes biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi ; j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſure.
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me déſeſpère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père ;
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux ?

(*A Fierenfat.*)

Et vous, monſieur, dans votre ſort proſpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu,
Et du logis il était diſparu,
Lorſque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas & Bartole.
J'ai ſu depuis ſes beaux déportemens ;
Et ſi jamais il reparaît céans,
Conſolez-vous, nous ſavons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'eſt un projet fraternel & chrétien ;
En attendant, vous confiſquez ſon bien ;
C'eſt votre avis ; mais moi, je vous déclare
Que je déteſte un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant ; le contrat eſt dreſſé ;
Sur tout cela le notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la ſorte ;
En droit écrit, leur volonté l'emporte.
Liſez Cujas, chapitre cinq, ſix, ſept :
" Tout libertin de débauches infect,
„ Qui renonçant à l'aile paternelle,
„ Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipso facto* de tout dépoſſédé,
„ Comme un bâtard il eſt exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas ; mais je préſume
Que ce ſont tous de mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon ſens,
Si, dans leur code, ils ordonnent qu'un frère
Laiſſe périr ſon frère de misère ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos loix.

RONDON.

Ah ! laiſſez là vos loix, & votre code,
Et votre honneur ; & faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarraſſes-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il ſoit puni ; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs,
Ne feront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce contrat qui tous nous déshonore ;
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon :
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage :
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons, autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une ; au moins cet édifice,
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue : &, pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter ;
Ça, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère,
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH ! le voici le bon-homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon ;
On n'attend plus rien que ta ſignature.

Preſſe-moi donc cette tardive allure.
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans... Je ne me ſens pas d'aiſe.
Allons, ri donc, chaſſons tous les ennuis;
Signons, ſignons.

EUPHÉMON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raiſon?

RONDON.

Quelle rage eſt la vôtre?
Quoi? tout le monde eſt-il devenu fou?
Chacun dit, non: comment? pourquoi? par où?

EUPHÉMON.

Ah! ce ſerait outrager la nature,
Que de ſigner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac,
Qui ſourdement fait ce maudit micmac?

EUPHÉMON.

Non, cette femme eſt folle, & dans ſa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête,
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans
Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc ? ce béquillard du coche,
Dérange tout, & notre affaire accroche ?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a-t il donc dit, Monſieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

EUPHÉMON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Mourant de faim ; la honte & la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſaient ſa jeuneſſe ;
La maladie & l'excès du malheur
De ſon printems avaient ſéché la fleur ;
Et dans ſon ſang la fièvre enracinée
Précipitait ſa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas ! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ſerait mort !

RONDON.

N'en ſois point effrayée ;
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible : ah ! la friponne !
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous ? ....

EUPHÉMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur ; mais il ſerait atroce,
Qu'un jour de deuil devint un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contre-tems de mon juſte chagrin ?
Et ſur vos fronts, parés de fleurs nouvelles,
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs ;
Par une joie indiſcrète, inſenſée,
L'honnêteté ſerait trop offenſée.

LISE.

Ah ! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFRT.

Eh ! mais, mon père....

RONDON.

Eh ! vous n'êtes pas ſage.
Quoi différer un hymen projeté,

Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de ſa famille entière!

EUPHÉMON.

Dans ces momens, un père eſt toujours père.
Ses attentats & toutes ſes erreurs,
Furent toujours le ſujet de mes pleurs;
Et ce qui pèſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Siguons, danſons, allons: que de faibleſſe!

EUPHÉMON.

Mais...

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe:
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait: douleur n'eſt bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, ſa frénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, & ſuivez mes avis;
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

Oui; mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe;
Je pleure, hélas! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON à *Fierenfat.*

Va : ſuis ton père, & ſois expéditif ;
Prends ce contrat ; le mort ſaiſit le vif :
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne ;
Prends-lui la main, qu'il paraphe & qu'il ſigne.
à Liſe.
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMON, fils, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai ſervi deux ans ſans te connaître :
Ainſi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monſieur d'Entremonde,
Ce chevalier ſi pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaiſirs enivré.
Tout eſt au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil eſt un abus ;
Le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus,
Eſt à nos maux un poids inſupportable.
Toujours Jaſmin, j'en ſuis moins miſérable.
Né pour ſouffrir, je ſais ſouffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément.
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jaſmin.

EUPHÉMON.

EUPHÉMON, fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante & terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière :
Il m'accompagne, & son ame grossière,
Sensible & tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puisqu'enfin il est homme,)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme ;
Il suit gaîment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis, hélas ! mon pauvre maître !
Apprends-moi donc, de grace, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHÉMON, fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et, sur le tout, empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHÉMON, fils.

Ah je le crois, car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe.
Puis au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délâbrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un ſecours,
D'où dépendait mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te conſoler?

EUPHÉMON, fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah les amis! les amis! quels infames!

EUPHÉMON, fils.

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes!

EUPHÉMON, fils.

J'en attendais, hélas! plus de douceur,
J'en ai cent fois eſſuyé plus d'horreur.
Celle ſur-tout qui m'aimant ſans myſtère;

Semblait placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis meublé de mes préſens,
De mes bienfaits acheta des amans,
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorſque de faim j'expirais dans ſa rue.
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par haſard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma ſouffrance.
Mais en quel lieu ſommes-nous, cher Jaſmin?

JASMIN.

Près de Cognac, ſi je ſais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monſieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON fils.

Rondon?... le père de.... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme aſſez bruſque & bourru.
Je fus jadis page dans ſa cuiſine:
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantaſſin, déſerteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon ſe ſouviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adverſité....

EUPHÉMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaiſant, moitié triſte & colère,

Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons ! c'était une merveille :
Cela pouvait bien avoir... de mon tems...
A bien compter... entre six à sept ans ;
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHÉMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler ;
Ce que je dis ne te peut consoler.
Je vois toujours à travers ta visière,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON fils.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu restes-là tout pensif, & tu pleures.

EUPHÉMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon !
Ou serais-tu parent de la maison ?

EUPHÉMON fils.

Ah ! laisse-moi.

JASMIN *en l'embraſſant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON fils *en pleurant.*

Je ſuis... je ſuis un malheureux mortel,
Je ſuis un fou, je ſuis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit pourſuivre;
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim eſt par trop rigoureux:
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux;
Servons-nous-en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Eſt dans leurs bras, qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON fils.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fauſſes délices;
Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame & la ſanté du corps.

SCÈNE II.

Mad. CROUPILLAC, EUPHÉMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici ? Serais-je aveugle ou borgne ?
C'eſt lui, ma foi ; plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.

Elle le conſidère.

Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui ;
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or.... c'eſt lui-même.

Elle approche d'Euphémon.

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altère un beau viſage ;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin,
Nous pourſuit-il de ſon regard malin ?

EUPHÉMON fils.

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe ;
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mad. CROUPILLAC *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en ſi piètre poſture ?

EUPHÉMON fils.

Ma faute.

Mad. CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis :
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Volé ? par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Bûveurs, joueurs & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mad. CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé;
Mais vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHÉMON fils.

Adieu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu ? non, tu ſauras
Mon accident ; parbleu ! tu me plaindras.

EUPHÉMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

Mad. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu ſauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier,
(*Elle court après lui.*
Dans Angoulême, au tems où vous battîtes
Quatre huiſſiers, & la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton,
Avec ſon père, un ſeigneur Euphémon.

EUPHÉMON fils, *revenant.*

Euphémon!

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON fils.

Ciel, Madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de ſa race,
Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Serait....

Mad. CROUPILLAC.

Eh, oui.

EUPHÉMON fils.

Quoi! dans ces mêmes lieux?

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON fils.

Puis-je au moins ſavoir... comme il ſe porte?

Mad. CROUPILLAC.

Fort bien, je crois.... que diable vous importe?

EUPHÉMON fils.

Et que dit-on?

Mad. CROUPILLAC.

De qui?

EUPHÉMON fils.

D'un fils aîné,
Qu'il eut jadis?

Mad. CROUPILLAC.

Ah! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-tems de débauches perdu;
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHÉMON fils.

En vérité.... je ſuis confus dans l'ame;
De vous avoir interrompu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON fils.

Eh bien? a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mad. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore;

Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouse?

Mad. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait....

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*A Mad. Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage.
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

Mad. CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il faut le prendre;
Tu plains mon sort; un gueux est toujours tendre.
Tu paraissais bien moins compatissant,
Quand tu roulais sur l'or & sur l'argent.
Ecoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mad. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON fils.

Moi, vous servir ? Hélas, Madame, en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure ;
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encor assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille ;
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat :
Sois en faveur ; & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste.
Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHÉMON *voyant son père.*

Que vois-je ! ô ciel !

Mad. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir !

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

Mad. CROUPILLAC.

Poltron ! demeure. Arrête, écoute, écoute.

SCÈNE III.

EUPHÉMON père, JASMIN.

EUPHÉMON.

Je l'avoûrai, cet aſpect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père.
De tous côtés je ſuis bien malheureux;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux;
L'un par ſa perte & par ſa vie infame,
Fait mon ſupplice, & déchire mon ame;
L'autre en abuſe; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

Apercevant Jaſmin qui le ſalue.

Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,

Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

Ah, ah ! c'eſt toi ! le tems change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage.
Quand tu partis tu me vis encor frais :
Mais l'âge avance, & le terme eſt bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un juif ;
Le bonheur ſemble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toujours me promène ;
Me fit partir, le diable me ramène.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai : ſois ſage, ſi tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux,
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui ?

JASMIN.

Mais.... c'eſt mon camarade ;
Un pauvre hère affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche auſſi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? eſt-il ſage ?

JASMIN.

Il doit l'être !
Je lui connais d'aſſez bons ſentimens :
Il a de plus de fort jolis talens ;
Il ſait écrire, il ſait l'arithmétique,

Deſſine un peu, ſait un peu de muſique;
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il eſt ainſi ſon poſte eſt tout trouvé.
Jaſmin, mon fils deviendra votre maître;
Il ſe marie, & dès ce ſoir peut-être;
Avec ſon bien ſon train doit augmenter.
Un de ſes gens qui vient de le quitter,
Vous laiſſe encor une place vacante;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente;
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin.
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jaſmin;
En attendant, tiens: voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *ſeul.*

AH! l'honnête homme! ô ciel, pourrait-on croire
Qu'il ſoit encor; en ce ſiècle félon,
Un cœur ſi droit, un mortel auſſi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfaiſante;
Du bon vieux tems eſt l'image parlante.

SCÈNE V.

EUPHÉMON fils revenant, JASMIN.

JASMIN *en l'embraſſant.*

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ſerons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON fils.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de ſurpriſe!
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorciſe;
Et ces ſanglots coup ſur coup redoublés,
Preſſant tes mots au paſſage étranglés?

EUPHÉMON fils.

Ah! je ne puis contenir ma tendreſſe;
Je cède au trouble, au remords qui me preſſe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHÉMON fils.

Elle m'a dit.... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHÉMON fils.

Mon cœur ne peut ſe taire;
Cet Euphémon....

JASMIN.

Eh bien !

EUPHÉMON fils.

Ah !... c'eſt mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monſieur ?

EUPHÉMON fils.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel, & cet infortuné,
Qui déſola ſa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à ſa vue !
Qu'il lui portait ſes vœux humiliés !
Que j'étais prêt de tomber à ſes pieds !

JASMIN.

Qui, vous ? ſon fils ? Ah ! pardonnez, de grace ;
Ma familière & ridicule audace.
Pardon, Monſieur.

EUPHÉMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils, la réputation
Ne flaire pas, à beaucoup près, ſi bon.

EUPHÉMON.

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpère.
Mais réponds-moi : que te diſait mon père ?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux :
Et lui, plaignant nos destins sympatiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité ;
A mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHÉMON fils.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur? Mais vraiment c'est un trait

Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHÉMON fils.

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je penſe)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres ſoumis :
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leurs rameaux.
Le tems, l'amour, qui hâtait ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence ;
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faiſais un lâche point d'honneur,
De m'épriſer, d'inſulter ſon ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quel tems, hélas ! Les violens orages
Des paſſions qui troublaient mon deſtin,
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu ſais depuis quel fut mon ſort funeſte.
J'ai tout perdu ; mon amour ſeul me reſte.
Le ciel, ce ciel, qui doit nous déſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi, ſi dans votre misère,
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conſeil était bon,
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon.

Le ſort maudit épuiſa votre bourſe,
L'amour pourrait vous ſervir de reſſource.

EUPHÉMON fils.

Moi, l'oſer voir ! moi, m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtreſſe ;
J'ai de tous deux épuiſé la tendreſſe ;
Et je ne ſais, ô regrets ſuperflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILÀ, je crois, ce préſident ſi ſage.

EUPHÉMON fils.

Lui ? je n'avais jamais vu ſon viſage.
Quoi ! c'eſt donc là mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant preſſé, tant ſermoné mon père,
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire.
En voyant Jaſmin.
Où ſont ces gens, qui voulaient me ſervir !

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie ;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHÉMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique ;
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHÉMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHÉMON fils.

Ciel !... Monſieur, je vous prie !
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHÉMON fils.

Monſieur !

FIERENFAT.

Hem !

EUPHÉMON fils.

En ſeriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous ſemblez bien curieux, mon drole.

EUPHÉMON, fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de ſon trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'eſt-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit, que de grand cœur
Il voudrait bien vous reſſembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh !... je le crois; mon homme eſt téméraire;
Çà, qu'on me ſuive, & qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent;

Reſpectueux ; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON fils.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de palais
A poing fermé de deux larges ſouflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHÉMON fils.

Ah ! ſoyons ſages, il eſt bien tems de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. CROUPILLAC, EUPHÉMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie,
Dans la maison semer la zizanie ?
As-tu flatté le bonhomme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHÉMON fils.

Hélas ! non.

Mad. CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHÉMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mad. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & rends-moi

Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait si-tôt de la sagesse;
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

ÉUPHÉMON fils.

Je l'ai perdue.

Mad. CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

ÉUPHÉMON fils.

J'étais hardi, lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

Mad. CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

Mad. CROUPILLAC.

Eh, sois donc vîte amoureux, je t'en prie:
Voici le tems, ose un peu lui parler.

Quoi

Quoi ! je te vois ſoupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah ! de grace !

EUPHÉMON fils.

Si vous ſaviez, hélas ! ce qui ſe paſſe
Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendrait plus.

JASMIN *en voyant Liſe.*

L'aimable enfant ! comme elle eſt embellie !

EUPHÉMON fils.

C'eſt elle, ô Dieux ! je meurs de jalouſie,
De déſeſpoir, de remords & d'amour.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu, je vais te ſervir à mon tour.

EUPHÉMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triſte hymen.

Mad. CROUPILLAC.

C'eſt ce que je vais faire.

EUPHÉMON fils.

Je tremble : hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON fils.

Oh ! je te ſuis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oſerai jamais m'y préſenter.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHÉMON *plus reculé.*

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, ſortir, goûter la ſolitude,
Et de mon cœur faire en ſecret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque choſe un moment me conſole,
C'eſt Croupillac, c'eſt cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment;
C'eſt qu'en effet Fierenfat & mon père
En ſont plus vifs à preſſer ma miſère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eſt trop bon.
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique;
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; & privé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas sûr que l'autre ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeſte tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me déſeſpère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'averſion s'eſt changée en horreur;
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume,
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE *à Jaſmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O ſort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu reſpectes le fil,
Lorſqu'un ingrat, un amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas ! ſi miſérable.

MARTHE *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre préſident;
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler,

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jaſmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même abſent en tous lieux m'obſéder!
De mon hymen que je ſuis déjà laſſe!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, EUPHÉMON fils, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHÉMON fils.

LA voix me manque, & je ne peux marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHÉMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(*A Lise.*)
Souffrirez-vous ? ....

LISE *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHÉMON fils *se jetant à genoux.*

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je ? ô ciel !

MARTHE.

Quelle étrange visite !
C'est Euphémon ! grand Dieu ! qu'il est changé !

EUPHÉMON fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître ;

Je ne ſuis plus ce furieux, ce traître,
Si déteſté, ſi craint dans ce ſéjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenſer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma déteſtable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ſes clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu ſaint & ſacré,
Y reſte ſeul, il a tout épuré.
C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène,
Non pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non pour oſer traverſer vos deſtins;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins.
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,
Dans mes beaux jours avaient creuſé ma tombe,
A peine encor échappé du trépas,
Je ſuis venu, l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous!

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue.
C'eſt vous! ô ciel! vous qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour! ... Ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHÉMON fils.

Oui, je le ſais : mes excès que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore ;
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez,
J'en ſuis puni, mais point encor aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes !
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHÉMON fils.

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard aperçu ſa lumière ;
Trop vainement mon cœur en eſt épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayiez gagné cette victoire ?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien & ſage & vertueux ?

EUPHÉMON fils.

Oui, je le ſuis ; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHÉMON fils.

Si je vous aime ! hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui ſeul m'a ſoutenu.
J'ai tout ſouffert, tout juſqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je reſpectai les maux qui m'accablaient ;

J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être;
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front ſerré, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je ſuis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant & raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON fils.

Que dites-vous? Juſte ciel! vous pleurez?

LISE *à Marthe.*

Ah ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés.
Moi, je ſerais l'épouſe de ſon frère? ...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHÉMON fils.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin?

EUPHÉMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom, auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé;
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute;
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHÉMON fils.

O ciel! mes maux ont attendri ſon ame!

LISE.

Ils me touchaient: votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON fils.

Quoi! vos beaux yeux ſi long-tems courroucés;
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés!
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteints mes crimes.
Ah! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,

Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité ;
Je vous ſuis cher, il eſt déshérité.
Ah, je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflammés.
Diſſimulez.

EUPHÉMON fils.

Pourquoi, ſi vous m'aimez?

LISE.

Ah ! redoutez mes parens, votre père ;
Nous ne pouvons cacher à votre frère,
Que vous avez embraſſé mes genoux,
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déjà de ſa grave colère.

SCÈNE IV.

LISE, EUPHÉMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque diable a troublé ma viſière;
Ou, ſi mon œil eſt toujours clair & net,
Je ſuis... j'ai vu... je le ſuis... j'ai mon fait.
En avançant vers Euphémon.
Ah! c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire.

EUPHÉMON *en colére.*

Je....

JASMIN *ſe mettant entr'eux.*

C'eſt Monſieur, une importante affaire
Qui ſe traitait, & que vous dérangez;
Ce ſont deux cœurs en peu de-tems changés;
C'eſt du reſpect, de la reconnaiſſance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiſer la main!
De la vertu? ſcélérat!

EUPHÉMON fils.

Ah! Jaſmin,
Que ſi j'oſais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah ! traître ;
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*A Marthe.*)
Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?
De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe...

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveilles.

FIERENFAT *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles ;
Vous, infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;

De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi, de votre probité !

LISE.

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité ;
Il ne faut pas ſur la ſimple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes ſentimens, vous les eſtimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime !

EUPHÉMON fils.

Oh ! c'en eſt trop.

LISE *à Euphémon*

Quel courroux vous anime ?
Eh, réprimez...

EUPHÉMON fils.

Non, je ne peux ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire ;
Son bien, ſa dot, quand...

EUPHÉMON *en colère, & mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Savez-vous vous taire ?

LISE.

Eh ! modérez...

EUPHÉMON fils.

Monſieur le préſident,
Prenez un air un peu moins impoſant,
Moins fier, moins haut, moins juge ; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'eſt point votre maîtreſſe auſſi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits ſont nuls ; il faut avoir ſu plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étoient pas faits pour vous ;
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
Madame eſt bonne, & fait grace à mon zèle ;
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT *en poſture de ſe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des ſergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon maître ;
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON fils.

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez ;

Et quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi, moi ?

EUPHÉMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé.
C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es tu ? réponds-moi.

EUPHÉMON fils.

Je l'ignore ;
Ma deſtinée eſt incertaine encore ;
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur ;
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur.
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la juſtice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, & vîte inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colère ;
J'irai trouver vos parens, votre pere ;
Votre innocence en ſon jour paraîtra,
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCÈNE V.

LISE, EUPHÉMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous, de grace, rentrons vîte;
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait apaiſer ſon courroux,
Il penſerait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions.
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.
Soyez-en ſûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien.....

(*A Marthe.*)

Prends ſoin qu'il ne paraiſſe;
Eh! va donc vîte.

SCÈNE VII.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien ! ma Liſe, qu'eſt-ce ?
Je te cherchais, & ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, que je crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.
(*Elle ſort.*)

RONDON.

Ce préſident eſt donc bien dangereux !
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là.... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deſtine.

SCÈNE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

Ah ! les fripons, ils ſont fins & ſubtils ?
Où les trouver ? où ſont-ils ? où ſont-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine ?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai, qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! Tu-dieu ! prends garde, arrête, obſerve...

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je ſuis cocu, malgré toutes les loix.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi ! la choſe....

FIERENFAT.

Oh ! la choſe eſt fort claire.

RONDON.

Vous me pouſſez.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croyais....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Étranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais, en effet, ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baiſſé :
Elle avait l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde ;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tu-dieu l'honneur ! Oh voyez-vous ? Rondon ;
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure ?
Cher Euphémon, cher & funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*A Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.
Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jaſmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai ſoutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu ſans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait ſa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue.
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Diſait, mon fils, ſachons la vérité.
Moi toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe ſcolaſtique.

LISE.

On ne ſait rien?

JASMIN.

Non rien, mais dès demain
On ſaura tout; car tout ſe ſait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir ſon père:
Je tremble encor, & tout accroît ma peur;
Ja crains pour lui, je crains pour mon honneur;
Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances;
Il m'aidera....

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des tranſes,
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous;
Car nous avons deux péres contre nous,
Un préſident, les bégueules, les prudes.
Si vous ſaviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton ſévère, & quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faîte rehauſſé
Prend contre vous, avec quelle inſolence
Leur dcreté pourſuit votre innocence;
Leurs cris, leur zèle & leur ſainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre;
Je n'ai jamais vu ſemblable bagarre;
Tout le logis eſt ſens-deſſus-deſſous.
Ah! que les gens ſont ſots, méchans & fous!
On vous accuſe, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons ſont déjà renvoyés,
Tout interdits, ſans boire, & point payés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées,
Dans ce tumulte ont été renverſées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit,
Et Rondon jure; & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le pére reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu;

Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayiez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raisons il combat vos parens.
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien ;
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MATOISE, mijaurée !
Fille preſſée, ame dénaturée !
Ah ! Liſe, Liſe, allons, je veux ſavoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corſaire ?
Son nom, ſon rang ; comment t'a-t-il pu plaire ?
De ſes méfaits je veux ſavoir le fil.
D'où nous vient-il ? En quel endroit eſt-il ?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non !* toujours ce chien de ton ;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon !
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte ;
Quand on a tort il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON,

RONDON.

Ah ! c'eſt parler cela.... Quand je menace,
On eſt petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh, que pourra-t-il faire ?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des ſecrets qu'il lui faut confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
Daignez.... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire ;
A ce bon homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule ;
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrai-je te toucher?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*A Marthe.*)
Ecoute un peu. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCÈNE V.

EUPHÉMON père, LISE.

LISE.

UN ſiége.... Hélas!.. Monſieur, aſſeyez-vous;
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère.
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON.

Qui, vous, ma fille!

LISE.

Oui, j'oſe me flatter
Que c'eſt un nom que j'ai ſu mériter.

EUPHÉMON père.

Après l'éclat & la triſte aventure,
Qui de nos nœuds a cauſé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge, & liſez dans mon cœur;
Mon juge enfin ſera mon protecteur.
Écoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes ſentimens, & les vôtres, peut-être.
(*Elle prend un ſiége à côté de lui.*)
Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance,
Donna d'abord la plus belle eſpérance,
Et qui brilla dans ſon heureux printems,
Croiſſant en grace, en mérite, en talens;
Si quelque tems ſa jeuneſſe abuſée,
Des vains plaiſirs ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avait ſacrifié
Tous ſes devoirs, même & l'amitié....

EUPHÉMON père.

Eh bien!

LISE.

Monſieur, ſi ſon expérience
Eût reconnu la triſte jouiſſance
De ces faux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur, & ſuivis des remords;

Honteux enfin de ſa folle conduite,
Si ſa raiſon, par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme & fidelle,
Il eût repris ſa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHÉMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux, qu'à vos pieds on a vu,
Eſt un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même,
Qu'elle l'a vu ſix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eſt un effronté,
D'amours obſcurs follement entêté;
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt, vous ſerez plus ſurpris.
De grace, un mot: votre ame eſt noble & belle;
La cruauté n'eſt pas faite pour elle.
N'eſt-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-tems cher à vos yeux attendris?

EUPHÉMON père.

Oui, je l'avoue, & ſes lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
J'ai plaint ſa mort, j'avais plaint ſes malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,

Aurait laiſſé ma raiſon ſaine & pure
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encor avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſerait vos pieds?
Le pourriez-vous?

EUPHÉMON père.

Hélas! vous oubliez,
Qu'il ne faut point par de nouveaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices.
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici
Eſt dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander ſa grace?

LISE.

La demander! ſans doute il y viendra;
Vous l'entendrez, il vous attendrira.

EUPHÉMON père.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHÉMON père.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême.
Mon fils vivrait!

Et ſi je vis, ah ! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue !
De quels tranſports votre ame eſt-elle émue ?
Eſt-ce la haine ? Et ce fils condamné...

EUPHÉMON père, *ſe levant & l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, & tout eſt pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame :
Je ſuis ton père.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.
J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande ;
Il ne veut rien, & s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

SCÈNE VII & dernière.

Les Acteurs précédens, RONDON, Mad. CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.

Ah le voici qui parle encor à Liſe ;
Çà, prenons-le hardiment par ſurpriſe ;
Montrons un cœur au deſſus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous ſommes ſix contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui !

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHÉMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon? mon frère ?

LISE.

Oui.

Mad. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

RONDON.

Quel changement ! quoi ? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh, je joue un fort singulier rôle:
Tu-dieu quel frère !

EUPHÉMON père.

Oui, je l'avais perdu ;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mad. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame !
Il ne revient que pour m'ôter ma femme !

EUPHÉMON fils à *Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez ;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autres tems j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maîtreſſe, mon père.
M'enviez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang, & des droits de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez... moi j'aime ſa perſonne ;
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHÉMON père.

Non, ſa bonté ſi déſintéreſſée
Ne ſera pas ſi mal récompenſée :
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir ſans bien, ſans dot, à ſes appas.

RONDON.

Oh ! bon cela.

Mad. CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,
Toute ébaudie, & toute conſolée.
Ce gentilhomme eſt venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*A Euphémon fils.*)
Vîte, épouſez : le ciel vous favoriſe :
Car tout exprès pour vous il a fait Liſe ;

Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon préſident.

LISE, *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, ſouffrez, mon père;
Souffrez qu'une ame fidelle & ſincère,
Qui ne pouvait ſe donner qu'une fois,
Soit ramenée à ſes premières loix.

RONDON

Si ſa cervelle eſt enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eſt ſage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si ſur-tout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en ſuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, ſans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien,
Mes frais de noce, une femme & du bien.

Mad. CROUPILLAC.

Eh! ſi vilain! quel cœur ſordide & chiche!
Faut-il toujours courtiſer la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Aſſez pour vivre, & plus que tu ne vaux?

Ne ſuis-je pas en date la première ?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs ſermens, tout couchés par écrit,
Des madrigaux, des chanſons ſans eſprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeſſes;
Nous plaiderons; je montrerai les pièces.
Le parlement doit en ſemblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, craint ſa juſte colère;
Épouſe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON père, *à Mad. Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement
Dont vous flattez mon fils le préſident;
Votre procès lui devrait plaire encore :
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.
Mais permettez que mes ſoins réünis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons graces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES;

En vers de dix ſyllabes.

Repréſentée d'abord en 1749.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe & approfondie d'un académicien de la Rochelle, ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir, s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? Ce ſerait avilir le cothurne; ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme ſur-tout les intrigues romaneſques & forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les ſpectateurs; & qu'on appelle par dériſion *Comédie larmoyante*.

Mais dans quel genre les intrigues romaneſques & forcées peuvent-elles être admiſes? Ne ſont-elles pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être? Il conclut enfin en diſant, que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas ſans doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes & de remords; il entend l'amour naïf & tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres. C'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour, dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théâtres retentiſſent. De ſorte qu'en effet l'amour naïf & attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui, depuis long-tems, a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies, qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le tems du cardinal *de Richelieu*; la *Sophonisbe* de

Mairet, la *Mariamne*, l'*Amour tyrannique*, *Alcionée*; on verra que l'amour y parle toujours ſur un ton auſſi familier, & quelquefois auſſi bas, que l'héroïſme s'y exprime avec une emphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce tems-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Moliere* à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène, une paſſion vive & touchante; il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponſes artificieuſes & coquettes des princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théâtre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce tems-là, dans leſquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Maſſiniſſa* après la bataille de Cirthe:

J'aime plus de moitié quand je me ſens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé;
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſi-tôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour, influe ſur les meilleurs eſprits; & ceux même dont le

génie mâle & ſublime était fait pour rendre, en tout à la tragédie ſon ancienne dignité, ſe laiſſèrent entraîner à la contagion.

On vit, dans les meilleures pièces,

Un malheureux viſage,
D'un chevalier Romain captiva le courage.

Le héros dit à ſa maîtreſſe,

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopatre dit qu'une princeſſe

aimant ſa renommée
En avouant qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée.

que *Céſar*

trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,

Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif. elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *Céſar* malheureux. Sur quoi ſa confidente lui répond :

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur qui ſuivent *la Mort de Pompée*, on eſt obligé d'avouer que l'amour eſt toujours traité de ce ton familier. Mais ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter ſur le théâtre, comme des maximes de galanterie :

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,

Dont par le doux rapport les ames assorties,
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers, du haut comique, fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle *d'un je ne sais quoi*, *dont par le doux rapport les ames sont assorties*; *Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage si touchant à la fois & si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène, que *Boileau* trouvait plus propre de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cens vers dans ce goût; ce n'est pas que la simplicité, qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires, pour servir ou de préparation ou de liaison & de passage au pathétique. Mais si ces traits naïfs & simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique, c'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse, & où la comédie s'élève, que ces deux arts se rencontrent & se touchent. C'est-là seulement que leurs bornes se confondent. Et s'il est permis à *Oreste* & à *Hermione* de se dire:

Ah ! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrus ;
Je vous haïrais trop... Vous m'en aimeriez plus.
Ah ! que vous me verriez d'un regard moins contraire !
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr....
Car enfin il vous hait, ſon ame ailleurs épriſe,
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe ?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris ?

Si ces héros, dis-je, ſe ſont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raiſon le *Miſanthrope* eſt-il bien reçu à dire à ſa maîtreſſe avec véhémence :

Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon,
Et j'ai de ſûrs témoins de votre trahiſon.

. . . . . .

Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Mais ne préſumez pas que ſans être vengé,
Je ſuccombe à l'affront de me voir outragé.

. . . . . .

C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſaurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes reſſentimens.
Redoutez tout, Madame, aprés un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du *Misantrope* était dans ce goût, ce ne serait plus une comédie. Si *Oreste* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne serait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière. L'un reprend le ton plaisant, & l'autre le ton sublime.

La comédie peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux, & très-désagréable.

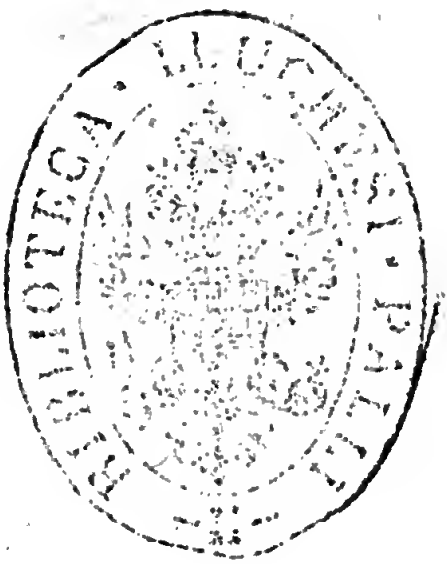
On avoue, qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire. Mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs, que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. *Homère* représente même les Dieux riant de la mauvaise grace de *Vulcain*, dans le tems qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de la peur de son fils *Astianax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent,

qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation & de la pitié. On défendit à un régiment dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène*? Ne rit-on pas avec *Sosie*? Quel misérable & vain travail, de disputer contre l'expérience? Si ceux qui disputent ainsi, ne se payaient pas de raison, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci:

L'Amour règne par le délire,
Sur ce ridicule univers.
Tantôt, aux esprits de travers,
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie;
Il assadit dans l'élégie;
Et dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.

Tous les genres de poéſie,
De Virgile juſqu'à Chaulieu,
Sont auſſi ſoumis à ce Dieu,
Que tous les états de la vie.



ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuſe, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du comte.

NANINE, fille élevée dans la maiſon du comte.

PHILIPPE NOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domeſtiques.
MARIN, }

La ſcène eſt dans le château du comte d'Olban.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut, Monſieur le Comte,
Vous expliquer nettement ſur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.
Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même :
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait ſi triſte, & ſi peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainſi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'eſt fort inſupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas comme eux fort haïſſable?

LE COMTE.

Qui vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah! l'intérêt! parlons mieux!

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, & c'eſt avec douleur;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je crois.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faiſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promeſſe à ma foi vous engage:
Vous différez, & qui différe outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote; bon!

LE COMTE.

Je la reſpecte, & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Aſſurément vous n'attendez perſonne,
Perfide, ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offenſe,
Qui me ſoulève, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous ſurmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non; je ne trompe pas;
Diſſimuler n'eſt pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez ſu me plaire,
Et j'eſpérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;

Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime ?

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;
J'en ai sans doute ; & pour cette raison,
Je veux, Madame, une femme indulgente,

Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran eſt un Dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point ſervir;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes,
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt là leur lot; & pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur?

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,

Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du ſein de la misère.
Vous rougiſſez.

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez; j'en ſuis très-sûre.

LE COMTE.

En bien !
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publiſ.ais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable ?

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance,
Humilier ainſi votre naiſſance,
Et dans la honte, où vos ſens ſont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites, les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puiſſe croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blaſons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil ſavant, un obſcur honnête-homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un ſeigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang?

LE COMTE.

Etre honnête-homme, eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou: quoi, le public, l'uſage!

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage;
Je me conforme à ſes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.
Il faut être homme & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée.

Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raiſon; c'eſt ma mode & mon guide.
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand; ſoyez l'heureux rival
Du magiſter & du greffier fiſcal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah juſte ciel! que faut-il que je faſſe?

SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu, toi?

BLAISE.

C'eſt votre jardinier,
Qui vient, Monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien, Blaiſe,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'eſt, ne vous déplaiſe,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on ſe marie.
Et la future, eſt-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui; ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'eſt....

LE COMTE.

Eh bien?...

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE *à part.*

Ciel! à quel point

On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais.... Non ;
Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre,
Tant seulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois : cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce maître charmant ;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet ; & sa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui.... peste ! l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en.... Quoi, j'aurais su lui plaire ?

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem !....

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrein-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur eſt trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCÈNE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou!
J'en ſuis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE (*revenant.*)

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente!

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Et si fait : parlez un peu pour nous;
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre ;
Tout est pour elle, écus comptans, journaux ;
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en serais aise ;
Mon pauvre enfant, si je peux te servir ;
Tous deux ce soir je voudrais vous unir ;
Je lui paîrai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère personne !
Que de plaisirs ! est-il possible ?

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah par pîti é, réussissez, Madame.

LA BARONNE.

Va. Plût au ciel qu'elle devînt ta femme !
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi, cette enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *ſeule.*

VIT-ON jamais une telle aventure ?
Peut-on ſentir une plus vive injure ?
Plus lâchement ſe voir ſacrifier ?
Le comte Olban rival d'un jardinier !
(*A un laquais.*)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'eſt mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de ſéduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans ſes yeux, dans la ſimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encor oſé ſe mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban ſe reſpecte avec elle ;
Ah ! c'eſt encor une douleur nouvelle,
J'eſpèrerais, s'il ſe reſpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins ;
Ah ! la voici ; je me ſens au ſupplice ;

Que la nature eſt pleine d'injuſtice ;
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'eſt un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiſelle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais ! eſt-elle donc ſi belle !
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit : J'aime. . . . ah je ſuis à bout.
Poſſédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de tems ; avancez-vous. Comment !
Comme elle eſt miſe ! & quel ajuſtement !
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,

Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'avez protégée;
Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah! j'enrage...
D'où venez-vous?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet?

NANINE.

Il eſt intéreſſant:
L'auteur prétend que les hommes ſont frères;
Nés tous égaux; mais ce ſont des chimères;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laiſſez... Reſtez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que ſi j'avais ce fond de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi, belle, & de l'eſprit!
(*Avec dépit.*)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien, voyez ſi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
eſt fort bien fait, & très-digne de vous ;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable ;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable :
Et vous devez bien m'en remercier :
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame !

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire ?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous ?
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain,
Mais votre audace eſt trop prématurée ;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour ;
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant d'où j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.

Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux ;
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi,
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même ;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible ? & que viens-je d'ouïr ?
Eſt-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine ;
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE (*avec un emportement de tendreſſe.*)

Léve-toi ;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi !
Ma chère amie ! eh bien je vais ſur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah quel plaiſir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non : c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh ! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui, j'entrevois qu'il me ſerait funeſte,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte ;
Un bon couvent eſt un port aſſuré.
Monſieur le Comte, ah ! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur ; & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute, il faut te rendre

Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrètement
Pour ton couvent, à cinq heures ſonnantes:
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE *ſeule.*

QUELLES douleurs cuiſantes!
Quel embarras! quel tourment! quel deſſein!
Quels ſentimens combattent dans mon ſein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offenſe peut-être:
Mais en reſtant, l'excès de ſes bontés,
M'attirerait trop de calamités;
Dans ſa maiſon mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il eſt pour moi ſenſible,
Que juſqu'à moi ce cœur peut s'abaiſſer;
Je le redoute, & n'oſe le penſer.
De quel courroux Madame eſt animée!
Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même eſt confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je ſuis trop éclairée.
C'eſt un danger, c'eſt peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au-deſſus de ſon ſort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCÈNE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOLÀ, quelqu'un, qu'on reſte à cette porte.
Des ſiéges, vîte.

Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.

Aſſeyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainſi ;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un déſert,
Eſt-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ! vos beaux yeux ſemblent mouillés de larmes.
Ah ! je le vois. Jalouſe de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ſes aigreurs,
Par ſon courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monſieur, non ; ſa bonté reſpectable
Jamais pour moi ne fut ſi favorable ;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais ſon dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux, dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'eſt même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien ſûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte, & d'un ſexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſur-tout que je vous rends juſtice;
J'aime ce cœur, qui n'a point d'artifice;
J'admire encor à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre eſprit la naïve juſteſſe
Me rend ſurpris autant qu'il m'intéreſſe.

NANINE.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu ;
Vous avez trop relevé ma naiſſance ;
Je vous dois trop ; c'eſt par vous que je penſe.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penſe trop pour un état ſi bas ;
Au dernier rang les deſtins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée,
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas, mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille ;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille ;
Et mon estime, & sa tendre amitié,
Doivent ici vous mettre sur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire ;
Il est rempli ; le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en ſuis ſortie, & c'eſt ce qui m'accable;
C'eſt un malheur peut-être irréparable.
(*Je levant*)
Ah, Monſeigneur! ah, mon maître! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obſcur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah, laiſſez-moi ma retraite profonde.
Et que ferai-je, & que verrai-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui? vous, obſcure! vous!

NANINE.

Quoi que je faſſe;
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien! pardon. J'en agis comme un père;
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent;
Et je ſuis juſte, & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;

Elle

Elle vous traita mal, mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi cher à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez... Quoi ! votre cœur murmure ?
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut... O ciel ! c'en eſt donc fait !
(*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *ſeul.*

ELLE pleurait. D'une femme orgueilleuſe,
Depuis long-tems l'aigreur capricieuſe
La fait gémir ſous trop de dureté ;
Et de quel droit ! par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raiſon ſe récrie.
Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titre, & répandus ſans choix.
Eh ! ...

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain ſur ſa toilette
Vous porterez cette ſomme complette
De trois cens louis d'or ; n'y manquez pas ;
Puis vous irez chercher ſes gens là-bas ;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne
Sur ſa toilette.

LE COMTE.

Eh ! l'eſprit lourd ! eh non !
C'eſt pour Nanine, entendez-vous ?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

(*Germon ſort.*)

Ma tendreſſe
Aſſurément n'eſt point une faibleſſe.
Je l'idolâtre, il eſt vrai, mais mon cœur
Dans ſes yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage ;
Et ſa belle ame a mon premier hommage.
Mais ſon état ? ... Elle eſt trop au-deſſus ;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer ? Oui, ſans doute.
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte !
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil ?

Mais la coutume... Eh bien, elle eſt cruelle;
Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaiſe! pourquoi non?
Blaiſe eſt un homme; il l'aime, il a raiſon.
Elle fera, dans une paix profonde,
Le bien d'un ſeul, & les deſirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur juſtifiera mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

AH ! cette nuit eſt une année entière.
Que le ſommeil eſt loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ſes attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire ;
Mon œil troublé voit les mots ſans les voir,
Et mon eſprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le ſeul nom de Nanine
Eſt imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir ſi long-tems ?
Germon, Marin.

MARIN *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle pareſſe !
Eh ! venez vîte, il fait jour ; le tems preſſe ;
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monſieur, quel lutin
Vous a ſans nous éveillé ſi matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & ſage,
Valet de chambre, avec deux grand laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris;
Crêve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épouſez ?

LE COMTE

Quel que ſoit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *ſeul.*

QUOI ! j'aurai donc cette douceur extrême ;
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur crîra,
Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains diſcours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains perſonne.
Aux préjugés c'eſt trop être ſoumis,
Il faut les vaincre, ils ſont nos ennemis,
Et ceux qui ſont les eſprits raiſonnables,
Plus vertueux, ſont les ſeuls reſpectables.
Et mais.... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'eſt un carroſſe. Oui.... mais.... au point du jour
Qui peut venir ? ...., C'eſt ma mère peut-être.
Germon...

GERMON *arrivant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'eſt un carroſſe.

LE COMTE.

Et qui ? par quel hazard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part;

LE COMTE.

Comment on part?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne;
Que pour jamais puiſſe-t-elle ſortir!

GERMON.

Avec Nanine elle eſt prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine.

GERMON.

La ſuivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voiſin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je ſuis trop en colère:
N'importe: allons. Quand je devrais...mais non:
On verrait trop toute ma paſſion.

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle ſur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

(*Germonſort.*)

Ah juſte ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice ;
Par quelle ingrate & cruelle injuſtice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, & ſans me déclarer,
Sans alarmer ſa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y penſe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BELLE Nanine, eſt-ce vous que je voi ?
Quoi vous voulez vous dérober à moi ?
Ah répondez, expliquez-vous de grace.
Vous avez craint, ſans doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs ſentimens
Que vos vertus m'inſpirent dès long-tems ;
Plus que jamais l'auront ſans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat, que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée ?

Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE *la relevant.*

Ah parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous ? qu'entends-je ? ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée.....
Elle voulait, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort

Des ſentimens au-deſſus de mon ſort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah Nanine! & de quoi?

NANINE.

D'avoir oſé ſoulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtreſſe,
Je lui déplais; mon ſeul aſpect la bleſſe;
Elle a raiſon; & j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand.... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il eſt peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les auſtérités,
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés;
Venger ſur lui ſa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipſer,
En vous fuyant, fut de vous offenſer.

LE COMTE (*ſe détournant & ſe promenant.*

Quels ſentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur eſt-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? O vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, ſi je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en ſecret à jamais,
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez; la Baronne
Vous favoriſe, & noblement vous donne
Un domeſtique, un ruſtre pour époux;
Moi j'en ſais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête-homme, il eſt fort à ſon aiſe;
Je vous réponds qu'il a des ſentimens;
Son caractère eſt loin des mœurs du tems;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage,
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, Monſieur....
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il ſent;
Voyez ſur quoi ma retraite ſe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon ſort. Eh bien, Nanine,
Connaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.
Vous l'eſtimez; il eſt ſous votre loi;
Il vous adore, & cet époux... c'eſt moi.
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie.
Ah parlez-moi; diſpoſez de ma vie;
Ah! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez? .. Ah gardez-vous de croire,
Que j'oſe uſer d'une telle victoire.
Non, Monſieur, non, je ne ſouffrirai pas,
Qu'ainſi pour moi vous deſcendiez ſi bas.
Un tel hymen eſt toujours trop funeſte;
Le goût ſe paſſe, & le repentir reſte.
J'oſe à vos pieds atteſter vos aïeux. ...
Hélas ! ſur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage;
Il en ſerait indigne déſormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ſerez ma femme;
Quoi ! tout-à-l'heure, ici vous m'aſſuriez,
Vous l'avez dit que vous refuſeriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, ſans doute;
Et ce n'eſt pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïſſez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, ſi vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ? . . .

LE COMTE.

Notre hymenée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez . . .

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné.

NANINE.

Quoi, malgré moi votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine; adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

MANINE, *ſeule.*

CIEL! eſt-ce un rêve? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît & me frappe:
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime;
Lui qui m'élève au deſſus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrais... Non, je ne peux plus le fuir;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Moi, l'épouſer? quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faibleſſe il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons, il faut écrire,
Il faut... Par où commencer, & que dire?
Quelle ſurpriſe! Écrivons promptement,
Avant d'oſer prendre un engagement.

Elle ſe met à écrire.

SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH la voici. Madame la baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit ſans me voir ſeulement.

NANINE *écrivant toujours.*

Blaiſe, bonjour.

BLAISE.

Bonjour eſt ſec vraiment.

NANINE *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre eſt pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant :
Qu'elle a d'eſprit ! & que n'en ai-je autant !
Çà, je diſais. . .

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impoſe
Par ſon maintien : devant elle je n'oſe
M'expliquer... là... tout comme je voudrais ;
Je ſuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaiſe, il faut me rendre un grand ſervice.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez ſans façon :
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire
Pour vous ſervir ; vîte point de myſtère.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain ;
A Rémival, à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage ?
Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva ;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

SCÈNE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent? quel meſſage!
Il nous aurait aidé dans le ménage!
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué:
Courons, courons.

(*Il met l'argent & le paquet dans ſa poche; il rencontre la Baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor!... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monſieur le Comte eſt-il bien en colère?
Quel billet eſt-ce là?

BLAISE.

C'eſt un myſtère.
Peſte!....

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! Elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meſſage !
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage,
Donne, te dis-je.

BLAISE *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE *riant encor.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu.

Elle décachète la lettre.

Il m'intéreſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE *riant encor.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle eſt bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;
Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCÈNE VII.

LA BARONNE *seule.*

LISONS. " Ma joie & ma tendreſſe
„ Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur;
„ Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
„ Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
„ Entre vos bras je ne puis me jeter!
„ Je vous conjure au moins de vouloir prendre
„ Ces deux paquets; daignez les accepter.
„ Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie,
„ Et dont il eſt permis de s'éblouir;
„ Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
„ Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir.
Ouais. Voilà donc le ſtyle de Nanine,
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la paſſion!
En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah, ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe!
Vous m'enleviez en ſecret mon amant!
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert! Fort bien, friponne;
J'en ſuis charmée, & le perfide amour
Du comte d'Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du tems,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival
Monſieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quel diſcours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être.
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon;
Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a ſubjugué.

(*Tandis que le Comte lit.*)

Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut ſa bile....
Eh bien, Monſieur, que penſez-vous du ſtyle?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh, le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai je bien lu? Je demeure ſtupide.
Ô tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent;
Il eſt prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

VOICI dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue!

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux
Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plaît-il !

GERMON *haut.*

Madame votre mère,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais.... Elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE *d'un air froid & ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre ;
Qu'on la renvoie à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous comme elle eſt noble, bonne !

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

(Il ſort.)

SCÈNE

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah ! je reſpire ; enfin nous l'emportons :
Vous devenez un homme raiſonnable.
Ah çà, voyez s'il n'eſt pas véritable,
Qu'on tient toujours de ſon premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainſi que leur perſonne ?
Le ſang fait tout, & la naiſſance donne
Des ſentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien ; mais ſoit, n'en parlons plus ;
Réparons tout ; le plus ſage, en ſa vie,
A quelquefois ſes accès de folie :
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Eſt celui-là qui plutôt ſe répent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais ceſſez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce ſujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos ſermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eſt qu'un prompt hommage;
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eſt un affront.

LE COMTE.

Il ſera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire;

LE COMTE.

Vous ſavez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eſt ici.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû...

A part. *A sa mère.*

Philippe Hombert!... vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....

à part.

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là....

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.

Faiſant une petite révérence à la Baronne.

Bon-jour, Madame.

LA BARONNE *à part.*

Hom ! La vieille bégueule !
Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE *parlant fort vîte, & d'un ton de petite babillarde.*

Eh bien, monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru,
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altiére, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an paſſé, chez la Marquiſe Agard,
En plein ſouper me traita de bavarde;
D'y plus ſouper, déſormais, Dieu m'en garde.
Bavarde, moi ! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien;

C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre:
J'ai ſu cela de feu votre grand-père:
Il diſait vrai: c'était un homme, lui;
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts-d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme;
Parlans de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquans toujours du tems paſſé.
J'entends parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts; on crêve, on ſe ruine:
Les femmes ſont ſans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *reliſant le billet.*

Qui l'auroit cru? Ce dernier trait me déſeſpère.
Eh bien, Germon?

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

VOICI notre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE *en lisant.*

Donne.... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par respect me refuse !... Infidelle !
Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus ;
C'est sa Baronne ; & l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chaſſe ;
Tout le château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez ; je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon homme à vos gens ſe préſente :
Il dit que c'eſt une affaire importante,
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi ;
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi.
Chaſſer Nanine, & faire un mariage
Qui me déplaît ! Non, vous n'êtes pas ſage.
Allez, trois mois ne ſeront pas paſſés,
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon couſin le Marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
Mais, entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
En s'épouſant ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent ;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant ;
Et Monſieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des ſoupers fins, la petite maiſon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon ;
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus & dettes uſuraires :
Enfin, Monſieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un tems.
Je me ſouviens encor d'une autre hiſtoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire ;
C'était....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.

Venez... Ô ciel ! ai-je pu ſoupçonner
Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable ;
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

NANINE *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt tems de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, & dans cet équipage?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi du matin au ſoir!
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles:
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé;
Notre baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage.
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui ;
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui,
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là, qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne ?

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie ;
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublirai... rien... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir
Qu'il eſt heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah ! Germon
Je ſuis chaſſée... Et par qui ?...

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons... & Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il ſe marie ! ... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu....

(*Elle ſort.*)

GERMON.

Monſieur le Comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chaſſer pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine eſt donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en eſt fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame eſt donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas, Nanine,
Sans écuyer, fort triſtement chemine,
Et de ma main ne veut pas ſeulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voiſin,
Où la Baronne allait dès ce matin :
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile & décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va .... Garde-toi de laiſſer entrevoir
Que c'eſt un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'eſt un préſent de ma mère ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*Il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A ſon départ, tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh ! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?
Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faiſait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ſes yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses ſentimens ? As-tu remarqué ? ...

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître;
Qu'a-t-elle dit !

GERMON.

Que vous êtes ſon maître,
Que vous avez des vertus, des bontés, ...
Qu'elle oublîra tout, ... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais ſur-tout garde qu'elle revienne.

(*Germon ſort.*)

Germon ?

GERMON.

Monſieur.

LE COMTE.

Un mot; qu'il te ſouvienne ;
Si par haſard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait ſuivre ſes pas,
De le chaſſer de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez ſur moi; je ſers fidellement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Juſtement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître,
Sera roſſé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira ſon nom.

(*Il fait un pas & revient.*)

Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage ;
Un beau garçon, le coq de ſon village :
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR çà, mon fils, vous épouſez Madame?

LE COMTE.

Eh oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir, elle eſt donc votre femme?
Elle eſt ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon,
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y ſouſcrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! Eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaſſez, & moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;
Et je la donne au jeune ſénéchal,
Propre neveu du procureur fiſcal,
Jean-Roc Souci; c'eſt lui de qui le père

Eut à Corbeil cette plaiſante affaire.
De cet enfant je ne peux me paſſer ;
C'eſt un bijou que je veux enchaſſer.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne ſoyez pas contre nous en colère ;
Laiſſez Nanine aller dans un couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ! quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela ſe peut, car elle eſt ſi jolie :
Je m'y connais : on tente, on eſt tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes.
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Çà, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine :
Et vous pourriez...

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN, *en bottes.*

MARIN.

ENFIN, tout eſt baclé ;
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce ?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands ; j'ai bien fait mon meſſage ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous

A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; & vous ſerez contente
De la berline ; elle eſt bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin ſont vernis.
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Où rien n'approche d'elles.

LA BARONNE (*au Comte.*)

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE (*à part.*)

Oui... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carroſſe,
Et ſera prêt le ſoir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir ſur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

LA MARQUISE (*à part.*)

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce ſallon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure :
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le faſſe en aller :
Il prend trop mal ſon tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;
Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands,
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance,
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*A Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.

(*Il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, le Payſan.

LA MARQUISE *au payſan.*

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur, écoutez-moi de grace :
Je ſuis... Je tombe à vos pieds, que j'embraſſe,
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je ſuis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme eſtimable.
Dans ma maiſon cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE.

Allons, raſſure-toi.

LE PAYSAN.

Je ſuis, hélas ! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint :
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte :
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon ; mais il trompe, & Nanine
N'eſt point ſa fille, elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſsât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi je conſidère
Les bons ſoldats ; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux !

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

préjugé fut toujours condamnable.
: plus un vertueux ſoldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon prince & l'Etat ;

Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Ça, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi ſeulement de vous dire,
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais ſans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais diſtingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN, *à la Baronne.*

Hélas! Madame, non;
Mais je ſuis né d'une honnête famille,
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! pourſuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant son jeune âge;
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre au discours de Madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur;
Et j'en mourrai de honte & de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre;
Ils sont à vous, vous devez les reprendre;
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je suis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais! est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(Il tire la bourſe & le paquet.)
Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés ;
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendreſſe !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom Quel myſtère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer ?

J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.

Il va lui-même à un de ses gens.

Holà, courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement?

LE COMTE.

Vîte un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant;
Vous devriez être en tout sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies;
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante;
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir,
Que du château jamais elle n'approche:
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?

LE COMTE *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame & sa franchise;

Il faut parler. Ma main vous fut promiſe ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine ; & dès l'inſtant je donne,
Sans nul regret, ſans détour j'abandonne
Mes droits entiers, & les prétentions,
Dont il naquit tant de diviſions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ;
Tout eſt à vous, jouiſſez-en ſans peine.
Que la raiſon faſſe du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigriſſe :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes préſens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre ;
A quel mépris ta paſſion te livre.
Sers noblement ſous les plus viles loix ;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle ſort.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'eſt point indigne, non, Madame;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenſer,
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite; & voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire:
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCÈNE VIII & dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à sa mère.*

SON seul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle eſt vêtue un peu meſquinement:
Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage!

NANINE.

(Courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la Marquiſe.

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah, Monſieur,
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il eſt trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'eſt rien que Nanine n'honore.

Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne,
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puissiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage ;
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & sa reconnaissance...

NANINE *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis,
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embrasser votre père ;
Ce qui vous reste en des momens si doux...
C'est...à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Est-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Étrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du ſort! Non, je ne puis comprendre;
Que juſque-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir.... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt ſeul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien:
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût & par juſtice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice,
Ma mère, enfin, terminez ces combats;
Et conſentez.

NANINE.

Non, n'y conſentez pas;
Oppoſez-vous à ſa flamme.... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laiſſez-moi l'adorer.

Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père !
Puis-je jamais vous appeler ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en eſt fait ;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait,
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il eſt unique auſſi bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe,
Mais ſans pourtant tirer à conſéquence.

Fin du troiſième & dernier Acte.

LA PRUDE,

OU

L'HOMME

AU FRANC PROCÉDÉ,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

En vers de dix syllabes ;

Imitée de l'Anglais.

PRÉFACE.

CETTE pièce eſt bien moins une traduction qu'une eſquiſſe légère de la fameuſe comédie de Wicherley, intitulée le *Plain dealer*, l'homme au franc procédé. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Miſantrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens; la ſatyre y eſt beaucoup plus forte & plus inſultante. Les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe qu'on pourrait placer la ſcène dans un mauvais lieu attenant un corps de garde. La licence du tems de Charles II était auſſi débordée que le fanatiſme avait été ſombre & barbare du tems de l'infortuné Charles I.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier ſon *Plain dealer* à la plus fameuſe appareilleuſe de Londres. On peut juger par la protectrice du caractère des protégés.

Croira-t-on que, chez les nations polies, les termes de gueuſe, de putain, de bordel, de rufien, de maquereau, de vérole, & tous leurs accompagnemens, ſont prodigués dans une comédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connaiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies & les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins, ſe trouvent dans le même ouvrage ? Rien n'eſt cependant plus vrai, je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes, où il y ait autant d'eſprit; mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardieſſe Anglaiſe; & cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, eſt encore ſi forte qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris. Nous ſommes entre deux théâ-

tres bien différens l'un de l'autre, l'Eſpagnol & l'Anglais. Dans le premier, on repréſente Jeſus-Chriſt, des poſſédés & des diables; dans le ſecond, des cabarets, & quelque choſe de pis.

ACTEURS.

Mad. DORFISE, veuve.

Mad. BURLET, ſa couſine.

COLLETTE, ſuivante de Dorfiſe.

BLANFORD, Capitaine de vaiſſeau.

DARMIN, ſon ami.

BARTOLIN, caiſſier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de Darmin, déguiſée en jeune Grec.

La ſcène eſt à Marſeille.

LA PRUDE,

OU

LA GARDEUSE DE CASSETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.*

AH! mon cher oncle! ah quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Faut-il encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe, & mon tourment?

(*) Dans la pièce Anglaiſe cette jeune perſonne s'appelle Fidélia; elle s'eſt déguiſée en garçon, & a ſervi de page à Manly, capitaine de vaiſſeau.

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir ;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il ſe trompait !

DARMIN.

Blanfort à tes beaux yeux
Rendra juſtice, en te connaiſſant mieux.
Peut-il long-tems ſe coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude ?

ADINE.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il eſt conſtant.

DARMIN.

Bon ! qui l'eſt en amour ?

ADINE.

Je crains Dorfiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante ;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante ;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans.
Ne crains rien d'elle ; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems eſt long, ce tems me déſeſpère.
Dorfiſe trompe ! & Dorfiſe a ſu plaire !

DARMIN.

Mais après tout, Blanfort t'eſt-il ſi cher ?

ADINE.

Oui ; de ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger (*a*)
Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent !
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſant pour lui comme pour vous ;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage ;
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire ;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité ?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux ; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

(*a*) Dans l'Anglais, ce n'eſt point contre des vaiſſeaux d'Alger que le capitaine a combattu ; mais contre des Hollandais.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ſes défauts, le plus grand c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller, lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour, que par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'aperçût ma feinte ;
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en. Ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée ;
Je ne veux pas qu'il connaiſſe en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même ;
Dans un couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vîte on ſe met en couvent,
Tout à loiſir, ma nièce, on s'en repent.

Avec le tems tout ſe fera, te dis-je.
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige;
Car dans l'inſtant où ce Du Gué (*a*) nouveau
Si noblement fit ſauter ſon vaiſſeau,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune;
A tous les deux la miſère eſt commune.
Et cependant à Marſeille arrivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toujours la ſeule affaire.

ADINE.

Quoi, lorſqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer?

ADINE.

Vous penſez donc que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe;
Et que d'abord votre veuve Burlet,
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

(*a*) Alluſion au célèbre *Du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eu la France.

SCÈNE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

BON de l'argent ! dans le siècle où nous sommes,
C'est bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embrassade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baisers, faux sermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais aussi-tôt qu'on a su ma misère,
D'auprès de moi la foule a disparu;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui! des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons;
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis;
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,

J'en connais peu ; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort eſt le dieu de ce monde ;
Et je voudrais, qu'ainſi que mon vaiſſeau,
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la ſentence.

ADINE.

Le monde eſt faux, je le crois ; mais je penſe
Qu'il eſt encor un cœur digne de vous,
Fier, mais ſenſible, & ferme, quoique doux,
De vos deſtins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il ſe peut, davantage.
Tendre en ſes vœux, & conſtant dans ſa foi.

BLANFORD.

Le beau préſent ! où le trouver ?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes ;
Suis-je en état d'entendre vos ſornettes ?
Pour plaiſanter, prenez mieux votre tems.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je ſais qu'il eſt encor des ames pures,
Qui chériront mes triſtes aventures.
Je ſuis heureux, dans mon ſort abattu ;
Dorſiſe au moins ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de cette Dorſiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe ?

BLANFORD.

Aſſurément.

ADINE.

ADINE.

Et vous avez trouvé
En ſa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné ;
J'ai mieux choiſi ; je ſuis déterminé
Pour la vertu, qui du monde exilée,
Chez ma Dorſiſe eſt ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare ; il me ſurprend ;
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorſiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé ; ...
Rien d'affecté, d'obſcur, d'embarraſſé ;

Point d'eſprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâliſſez.

BLANFORD *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monſieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à ſon âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je ſuis étonné,
Qu'à cet excès il ſoit efféminé.
Était-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir aſſis ;
Il était né pour aller à Paris,
Nous étaler ſur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il eſt idolâtre.
C'eſt un Narciſſe.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'eſt pas moi que j'aime ;
Je ſuis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me reſſemble.

BLANFORD.

Enfin
C'eſt à Dorſiſe à régler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe ;
Je lui laiſſai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grace au ciel ! par ma juſte franchiſe,
Confié tout à ma chère Dorſiſe.
J'ai confié Dorſiſe & ſon deſtin,
A la vertu de monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier ?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez ſans doute bien choiſi ;
Toujours heureux en maîtreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais, qu'avez-vous ?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands ; leurs traits s'appeſantiſſent ;

Ils ceſſeront.... ſi les vôtres finiſſent.

(*Elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais.... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon; & la moindre fortune
Qui me viendra, ſera pour lui commune.
Dès que Dorſiſe avec ſa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine;
Un air plus fait; mais les ſoins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage.
J'ai remarqué toujours dans le voyage,
Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorſiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encor à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que madame Dorſiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe?

BLANFORD.

Et pourquoi non? ſi je garde ma foi.
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi rien; je me tairai.
En attendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Moudor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère;

Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, ſoyez ſûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut ſans doute emprunter ſon argent.

SCÈNE III.

BLANFORD, DARMIN, le Chev. MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

BON JOUR, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! diſ-moi, quel eſt ce bel enfant
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vient-il? était-il du voyage?
Eſt-il Grec, Turc? eſt-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où ſoupez-vous ce ſoir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits des batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour ſur mer; & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le Chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en ſon tems tout voir, tout reconnaître.

Le Chevalier MONDOR.

Va, dans ſon tems ces nobles ſentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près; & notre gloire
N'a pas le ſou.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer,

Le Chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier,

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte

Le Chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte,

DARMIN.

De tout le bien,

Le Chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté;

DARMIN.

Que ſur la mer

Le Chevalier MONDOR.

A qui ſans vanité,

DARMIN.

Il rapportait

Le Chevalier MONDOR.

Après bien du myſtère,

DARMIN.

Dans ſon vaiſſeau.

Le Chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif,
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime ;
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe ;
Cette beauté ſi fière ?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt Dorfiſe.

BLANFORD *en riant.*

Dorfiſe !.. ah ! bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles, là ?

Le Chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance,
Cette beauté n'aura plus l'indulgence ;
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le Chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajolle.

BLANFORD.

Cajollez moins, mon très-cher ; apprenez
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés,
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avait paſſé promeſſe,

Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le Chevalier MONDOR *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(*A Darmin.*)

Il a, dis-tu, beſoin, dans ſa détreſſe,
D'autres billets payables en eſpèce ?
Tiens, cher Darmin.

(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi, vous voulez ?

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grace inſigne,
C'eſt à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'eſt d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chevalier MONDOR.

Ne ſuis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaiſant ami, dont la frivole flamme,
S'il ſe pouvait, m'enlèverait ma femme;
Qui dès ce ſoir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens !
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le Chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare eſprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaiſe humeur.

Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment, chez la belle Dorfiſe,
Aux grands éclats rire de ta ſottiſe.

(*Il veut s'en aller.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ! comment ?
Elle eſt ici, Dorfiſe ?

Le Chevalier MONDOR.

Aſſurément.

BLANFORD.

O juſte ciel !

Le Chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille !

BLANFORD.

Dans ſa maiſon ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marſeille,
Je l'ai trouvée à l'inſtant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD (*à part.*)

Pour me revoir ! O ciel ! je te rends grace ;
A ce ſeul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le Chevalier MONDOR.

Entrons, c'eſt fort bien dit ;
Car plus on eſt de fous, & plus on rit.

BLANFORD. (*Il va à la porte.*)

Heurtons.

Le Chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE (*en dedans de la maiſon.*)

Qui va-là?

BLANFORD.

Moi.

Le Chevalier MONDOR.

Moi-même!

SCÈNE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le Chevalier MONDOR.

COLETTE (*ſortant de la maiſon.*)

BLANFORD! Darmin! quelle ſurpriſe extrême! Monſieur!

BLANFORD.

Colette!

COLETTE.

Hélas! je vous ai cru Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juſte ciel, propice à ma tendreſſe, M'a conſervé pour revoir ta maîtreſſe.

COLETTE.

Elle ſortait tout à l'inſtant d'ici.

DARMIN.

Et ſa couſine ?

COLETTE.

Et ſa couſine auſſi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grace, où donc eſt-elle allée ?
Où la trouver ?

COLETTE (*faiſant une révérence de prude.*)

Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée ?

COLETTE.

Eh ! vous ne ſavez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marſeille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui ;
Mettre à ſa place un noble & digne ennui ;
Et hautement, par de ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales ;
Et Dorſiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un ſi grand étourdi
Eſt-il ſouffert d'une beauté ſévère ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'aſſemblée où va-t-elle ?

COLETTE.

On ne ſait,
Faire du bien ſourdement.

BLANFORD.

En ſecret!
C'eſt-là le comble. Eh! puis-je en ſa demeure,
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure?

Le Chevalier MONDOR.

Va, c'eſt à moi, qu'il le faut demander;
Sans riſquer rien, je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORT.

Reſpectez-la; c'eſt ce qu'il vous faut faire;
Et gardez-vous de la déſapprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver?
On m'avait dit qu'elles vivaient enſemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les raſſemble;
Et la couſine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, ſe donne du bon tems;
Et d'une table, & propre & bien ſervie,
Preſque toujours vole à la comédie.
Enſuite on danſe, ou l'on ſe met au jeu;
Toujours chez elle & grand' chère, & beau feu;
De longs ſoupers & des chanſons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaiſans qu'elles;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,

Qu'Hébert (*a*) invente à Paris pour les belles ;
Le jour, la nuit, cent plaiſirs renaiſſans,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la ſuivre ?

COLETTE.

Partout, Monſieur. Car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort ! elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle aſſemblât en ſpectacle,
Jeu, bal, toilette, & muſique & ſoupé ;
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez, & ſa joyeuſe troupe,
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on ſoupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts, qu'eut le ſexe en partage ?
Il vous ſied bien dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans ſa miſère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, duſſé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs & l'honneur.

(*a*) Fameux marchand de curioſités.

Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire;
Que femme prude en ſa vertu ſévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien! tantôt nous viendrons l'un & l'autre;
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le Chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi?

Le Chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence;
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.

SCÈNE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça, penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi? vous penſez?...

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même,
Chercher mon ſort, & ſavoir ſi l'on m'aime.
(*Il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait grand' pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raiſon augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.

C'eſt trop long-tems courir, craindre, eſpérer;
Voilà le port, où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Le monde eſt fou, ridicule ou funeſte;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami.
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe.
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe.
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir;
Mais une femme, & tendre, & belle, & ſage;
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, Madame BURLET, le Chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, monſieur le Chevalier;
De vos diſcours l'excès trop familier.
La pureté de mes chaſtes oreilles
Ne peut ſouffrir des libertés pareilles.

Le Chevalier MONDOR (*en riant.*)

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez; mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux ſi courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor?

Mad. BURLET.

Eh bien, je ſuis de ſon côté;
Vous affectez trop de ſévérité
La liberté n'eſt pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,

Ou bien ſembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre; & fermez, croyez-moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit. ils vous perdront, couſine;
Comment ſouffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon, qui brillant ſans eſprit,
Rit des bons mots, qu'il prétend avoir dit!
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même?
Et ce robin parlant toujours de lui?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui?
Et mon couſin, qui....

Le Chevalier MONDOR.

C'en eſt trop, Madame;
Chacun ſon tour; & ſi votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon ſtyle
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par....

DORFISE.

Ah! n'en faites rien;
Il n'appartient qu'aux perſonnes de bien,
De châtier, de gourmander le vice.
C'eſt à mes yeux une horrible injuſtice,
Qu'un libertin ſatyriſe aujourd'hui
D'autres mondains, moins vicieux que lui.
Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zèle, honneur, & vertu toute pure,

Dégoût du monde. Ah Dieu ! que je le hais,
Ce monde infame !

Mad. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mad. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, couſine ?
Haïſſez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le Chevalier MONDOR.

Tous les plaiſirs ?

DORFISE.

Épouvantablement.

Mad. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le Chevalier MONDOR.

La muſique ? la table ?

DORFISE.

Ce ſont, ma chère, inventions du diable.

Mad. BURLET.

Mais la parure & les ajuſtemens ?
Vous m'avoûrez....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous ſaviez à quel point je regrette
Tous les inſtans perdus à ma toilette !

Je fuis toujours le plaiſir de me voir:
Mon œil bleſſé craint l'aſpect d'un miroir.

Mad. BURLET.

Mais cependant, ma ſévère Dorſiſe,
Vous me ſemblez bien coiffée & bien miſe.

DORFISE.

Bien?

Le Chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le Chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mad. BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi? juſte ciel!

Mad. BURLET.

Parlez-moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait.

(*En montrant Mondor.*)

Le Chevalier MONDOR.

Ah!

Mad. BURLET.

C'eſt un jeune homme,
Fort beau, fort riche.

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination !
Un beau jeune homme est mon aversion,
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le Chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame ;
Pour vous & moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanfort, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, & si jeune, & si beau ?

DORFISE.

Il est ici ? quoi, Blanfort ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, sans doute.

COLETTE (*entrant avec précipitation.*)

Hélas ! je viens pour vous apprendre...

DORFISE (*à Colette à l'oreille.*)

Écoute.

Mad. BURLET.

Comment ?

DORFISE (*au Chevalier Mondor.*)

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ses défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le Chevalier MONDOR.

Il vit ; & le corsaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE (*en ſe retournant vers Colette.*)
Colette, hélas!

COLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah! Chevalier,
Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer?

Le Chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mad. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidelle?
Viendra-t-il point?

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh! oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure,
Que je l'ai vu tout près de ma demeure:
De grands yeux noirs?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de roſe?

Le

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE (*en s'animant un peu.*)

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin ?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt une créature,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené...
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mad. BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur; trouvez-le, & lui portez
Trois cens louis, que je crois bien comptés;
(*Elle donne une bourſe à la Fleur, qui eſt derrière elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſur-tout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux!

Le Chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, si jaloux...

Le Chevalier MONDOR (*interrompant brusquement.*)

Caustique.

DORFISE.

Il est...

Le Chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laissez-moi donc parler; il est....

Le Chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il est enfin fort dangereux pour moi.

Mad. BURLET.

On dit qu'il a très-bien servi le roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il est incommode sur terre! (*a*)

(*a*) Il y a dans l'anglais.

Vous m'avouerez qu'il a une belle physionomie, un air mâle. Oui, il ressemble à un Sarrazin peint sur l'enseigne d'un cabaret.

Il a du courage. Comme le bourreau, il tuera un homme qui aura les mains liées, il n'a que de la cruauté, ce qui ne ressemble pas plus au courage que sa médisance continuelle ne ressemble à de l'esprit.

LE Chevalier MONDOR.

Il eſt encor....

DORFISE.

Oui.

LE Chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mad. BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent ſi craintive.

SCÈNE II.

DORFISE, Mad. BURLET, le Chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Eh bien!

COLETTE.

Monſieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel !....

Mad. BURLET.

Darmin eſt avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Mad. BURLET.

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je ſens une douleur profonde ;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le Chevalier MONDOR.

Avec moi donc ?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, ſans vous.
(*Elle ſort.*)

SCENE III.

Mad. BURLET, BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN (*à Mad. Burlet.*)

MADAME, enfin, ſouffrez qu'à vos genoux....

Mad. BURLET (*courant au devant de Darmin.*)

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie

D'aller au bal après la comédie ;
Nous cauſerons ; mon carroſſe eſt là-bas.
(*A Blanford.*)
Et vous, Rigris, y viendrez-vous ?

BLANFORD.

Non pas.

Je viens ici pour choſe ſérieuſe.
Allez, courez, troupe folle & joyeuſe ;
Faites ſemblant d'avoir bien du plaiſir,
Fatiguez bien votre inquiet loiſir.
(*Au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorſiſe.
(*Mad. Burlet ſort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.*)

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au ſeul devoir ſoumiſe
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde, en faveur de l'amour ;
Et qui ſait joindre à cette ardeur flatteuſe
Une vertu modeſte & ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin ;

En la voyant je peux beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très-bien dit ; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être ;
Rien ne ſera plus utile pour vous,
Que de hanter un eſprit ſage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice ;
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école ;
L'eſprit s'y forme : on y régle ſon cœur ;
Sa maiſon eſt le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
Mais je ſuivrai bien mal ſon rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en ſoit un peu ſévère,
Le fond m'en charme ; & vous m'avez ſu plaire ;
Mais pour Dorſiſe....

BLANFORD (*en allant à la porte de Dorſiſe.*)

Ah ! c'eſt trop ſe flatter,

Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez-moi, ſi l'honneur vous domine,
Voyez Dorſiſe & fuyez ſa couſine.

(*Il veut entrer.*)

COLETTE (*ſortant de la maiſon, & refermant la porte.*)

(*Il heurte.*)

On n'entre point, Monſieur.

BLANFORD.

Moi !

COLETTE.

Non.

BLANFORT.

Comment ?

Moi refuſé ?

COLETTE.

Dans ſon appartement
Pour quelque tems Madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*Il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas ! ſuivons, & voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCÈNE V.

COLETTE *ſeule.*

IL va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah ! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage !
De vous donner un caiſſier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
O ! que la femme eſt d'une étrange eſpèce !
Et l'homme auſſi... Quel excès de faibleſſe !
Madame eſt folle, avec ſon air calin ;
Elle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon tems, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes
Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite aventure !
Comment Blanford prendra-t-il ſon injure ?
Dans la maiſon voici donc trois maris ;
Deux ſont promis, & l'autre eſt, je crois, pris.
Femme en tel cas ne ſait auquel entendre.

SCÈNE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, eh bien! quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crains rien; on ſait l'art d'éblouir,
De différer, pour ſe faire chérir.
L'homme ſe mène aiſément; ſes faibleſſes
Font notre force, & ſervent nos adreſſes.
On s'eſt tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin ſon ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du tems, il ſuffit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit ſigner ce contrat déteſtable!
Qui vous, Madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh! mon enfant! le diable eſt bien malin.
Ce gros caiſſier m'a tant perſécutée.
Le cœur ſe gagne; on tente, on eſt tentée.
Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans appui, ſans richeſſe,
Faible ſur-tout; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il eſt des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le Chevalier;
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère:
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère;
Je le ménage; il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, & c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil & ſa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on ſème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et ſon eſprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais.....

COLETTE.

Quoi, mais ?

DORFISE.

Le deſtin, le caprice,
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion, je... je me réſignai,
Je devins folle; en un mot je ſignai.
Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrette
Fit quelques dons par charité pour lui
Eh! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette & ſa femme?

COLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort;
Il ne l'eſt point; lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE (*reprenant l'air de prude.*)

Ah! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux, hélas! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'eſprit de vous accorder tous.

SCÈNE VII.

Le Chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire?

ADINE (*arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le Chevalier entrait bruſquement.*)

Écoutons bien.

Le Chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous, avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maîtreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd ſa peine à ſe moquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère;
Sa gravité, qu'il faut qu'on déſeſpère.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE (*d'un air modeſte & ſévère, après avoir regardé Adine.*)

Vous vous moquez! J'ai pour Monſieur Blanford
Un vrai reſpect, & je l'eſtime fort.

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne,
Eſt-il pas vrai ?

ADINE (*à part.*)

Que ceci me conſterne !
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu !
Tout me confond ; elle aime ; ah ! qui l'eût cru ?

DORFISE.

Que dit-il là ?

ADINE (*à part.*)

Quoi Dorfiſe eſt fidelle ?
Et, pour combler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE (*au Chevalier, après avoir regardé Adine.*)

Il dit que je ſuis belle.

Le Chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort ;
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas, je me retire.

DORFISE (*au Chevalier.*)

Vous vous moquez.
(*A Adine.*)
Reſtez, reſtez ici.
(*Au Chevalier.*)
Oſez-vous bien le renvoyer ainſi :
(*A Adine.*)
Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure !

L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu :
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le Chevalier MONDOR.

Eh ! laiſſez là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE (*fièrement.*)

Je n'ai rien dit.

(*A Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne ; & le vice eſt charmant ;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie ;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE (*s'approchant d'Adine.*)

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grèce je ſuis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le Chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuſe;
Et vous parlez encor à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE (*doucement.*)

Paix, imprudent.

SCÈNE VIII.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME.

DORFISE.

Eh bien!

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE.

Oui, j'y serai rendue
Dans peu de tems.

Le Chevalier MONDOR.

Quel message ennuyeux!
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous cesserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal, jeune encor, belle, & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales sombres,

Se lamenter, ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivants.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles;
En leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher Chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le Chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant;
Vous annoncer.

(*Il ſort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant!
(*Au jeune Adine.*)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; ſoyez diſcret & ſage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE (*ſe retournant.*)

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant;
Et vertueux!... Je veux que par la fuite
Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidûment.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore, mais j'aime.

SCÈNE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE (*revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*)

J'AIME, dit-il; quel mot! Ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion :
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute? ah! je n'y consens pas.

COLETTE.

Je le crois bien; le péril est trop proche :
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche;
Je crains sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE (*en soupirant.*)

Que ce Turc est joli!
Le crois-tu Turc? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air si doux, la figure si belle?
Je crois, pour moi, qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois, pour moi, que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée ;
Ce petit Turc de peu vous ſervira ;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-tems entière confiance :
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux ;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir, il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vîte.

COLETTE.

Et bien de qui ?

DORFISE.

Mais... de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais songer.

COLETTE.

Lui, des conseils ? Lui, Madame, à son âge?
Sans barbe encor ?

DORFISE.

Il me paraît fort sage.
Et s'il est tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens sont bons à consulter.
Il me pourrait procurer des lumières,
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu sens bien, qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monsieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort nécessaire.

DORFISE (*tendrement & d'un air embarrassé.*)

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec discrétion,
Il vînt dîner avec moi ?

COLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez si fort la médisance ?

DORFISE (*d'un air fier.*)

Je ne crains rien; je sais comme je pense.
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cauſe.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant;
Sacrifions un dîner innocent;
N'aiguiſons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant?
A la ſageſſe ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienſéance.
De ma couſine il faut prendre le nom,
Et le prier de ſa part....

COLETTE.

Pourquoi non?
C'eſt très-bien dit; une femme mondaine
N'a rien à perdre; on peut, ſans être en peine,
Deſſous ſon nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenſe perſonne;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais par haſard, quand des femmes de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chûtes? moi? Je n'ai dans cette affaire;
Graces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument madame Bartolin.
On a des droits; & c'eſt tout: & peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent,

Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez ; tout ira bien, s'il m'aime.
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même ;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil.

COLETTE.

Un bon conſeil ! ah rien n'eſt plus louable ;
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est ce point lui ? Que je suis inquiette ?
On frappe, il vient. Colette, holà ! Colette ;
C'est lui ; c'est lui.

COLETTE.

Non, c'est le Chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi, qui court, saute, semille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur insipide joie !
Que leur babil est un trouble importun !
Chassez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mon Grec.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui, ce me ſemble.

SCÈNE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTREZ, Monſieur ! Bon jour, Monſieur, .. je tremble.
Aſſeyez-vous....

ADINE.

Je ſuis tout interdit....
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre....

DORFISE (*tendrement.*)

Eh bien, c'eſt moi qui ſuis cette autre.
Raſſurez-vous; quelle peur eſt la vôtre?
Avec Blanford ma couſine aujourd'hui
Dîne dehors : tenez-moi lieu de lui.
(*Elle le fait aſſeoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Eſt-il un feu comparable à ſa flamme?
Et quel mortel égalerait ſon cœur,
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE,

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle :
Votre amitié paraît vive & fidèle !
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous ? La charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse.
Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié ;
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il est vrai qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,
J'ose vous dire ici, sans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois destinée
A cultiver une ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage ;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille ?

(*Elle approche son fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford

En ce pays me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troiſième
A mon oreille eſt un plaiſir extrême.
Mais, dites-moi, pourquoi ce front charmant;
Et ſi Français, eſt coiffé d'un turban?
Seriez-vous Turc?

ADINE.

La Grèce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru? la Grèce eſt en Turquie?
Que votre accent, que ce ton Grec eſt doux!
Que je voudrais parler Grec avec vous!
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & ſa grace naïve!
Que la nature entre nous ſe méprit,
Quand par malheur un Grec elle vous fit!
Que je bénis, Monſieur, la Providence,
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous malheureux!

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde;

Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

Eh ! oui, Madame. Une femme intriguante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente :
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard ;
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art ;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices,
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah ! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur,
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur !

DORFISE.

Voyez la maſque ! une femme infidelle !
Puniſſons-la, mon fils : çà, quelle eſt-elle ?
De quel pays ? quel eſt ſon rang ? ſon nom ?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous poſſédez auſſi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & diſcret ! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une perſonne honnête,
Riche, eſtimée, & ſur-tout poſſédant
Un cœur tout neuf, mais ſolide & conſtant,
Tel qu'il en eſt très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en ſembleraît ?

ADINE.

Mais..... je dirais, que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah! c'eſt trop loin pouſſer la défiance.
Ayez, mon fils, un peu plus d'aſſurance.

ADINE.

Pardonnez-moi; mais les cœurs malheureux,
Vous le ſavez, ſont un peu ſoupçonneux.

DORFISE.

Eh! quels ſoupçons avez-vous, par exemple;
Quand je vous parle, & que je vous contemple?

ADINE.

J'ai des ſoupçons, que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE (*en s'écriant.*)

Ah le petit malin!
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence!
C'eſt l'Amour même au ſortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger eſt trop grand.
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez monſieur Blanford de même.

Eſtime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; & les aimables loix
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je vois.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-tems avec raiſon ;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.
On ſuit une ombre ; au haſard on s'éprouve ;
Toujours on cherche, & rarement on trouve.
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien....
(*Vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh, point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés ! vous ! quelle idée eſt la vôtre ?
Mon bel enfant, je prétends... Ah ! pourquoi
Venir ſi-tôt m'interrompre ? ... Eh, c'eſt toi !

SCÈNE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE (*avec empreſſement.*)

TRÈS-IMPORTUNE, & très-triſte de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir; c'eſt monſieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'attendais demain;
Il m'a trompée, il revient, le barbare!

COLETTE.

Le contre-tems eſt encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô ciel!

COLETTE.

Point, Madame, tant pis;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui,
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,

Et qu'à préſent, dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE (*à Colette.*)

Ecoute, toi, demeure.
Quel tems il prend! revenir à cette heure!
(*A Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu! c'eſt lui ſans doute.

ADINE (*allant dans le cabinet.*)

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant! qu'il m'aime!

COLETTE.

Eh ! taiſez-vous.
On vient. Hélas ! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE (*allant au devant de Bartolin.*)

MON cher Monſieur, le ciel vous accompagne !...
Vous revenez bien tard de la campagne !...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir,
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier diſait, tout au contraire...

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux; je ſuis ſincère;
Il faut me croire; il m'aime à la fureur;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſait.

BARTOLIN.

Soit; mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE (*d'un ton careſſant.*)

Que faites-vous? arrêtez-vous; holà!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment? pourquoi?

DORFISE (*après avoir rêvé.*)

Du même eſprit pouſſée;
J'ai, comme vous eu, mon cher, en penſée....
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous conſultions; une grande faibleſſe
L'a pris ſoudain.

BARTOLIN.

C'eſt excès de vieilleſſe.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart.
De mon ſyrop il a pris une doſe,
Et maintenant je penſe qu'il repoſe.

BARTOLIN.

Il ne repoſe point, car je l'entends,
Qui marche encor, & touſſe là-dedans.

COLETTE.

Eh bien ? faut-il, lorſqu'un avocat touſſe ;
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(*Il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

Ô ciel ! fais donc ſi bien,
Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie, il dit, tue ;
Mon avocat eſt mort, je ſuis perdue.
Où ſuis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller enſevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN (*revenant, & tenant Adine par le bras.*)

Ah ! ah ! notre future,
Vos avocats ſont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, & vîte.

DORFISE.

Écoutez-moi ; pardon ;
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, ſon mari !

BARTOLIN (*à Adine.*)

Fripon !

Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monſieur, je tombe à vos genoux;
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, ſi je me fais connaître;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Viens çà, viens çà !

ADINE.

Ciel ! au ſecours, à l'aide !
De grace ! hélas !

DORFISE.

La rage le poſsède.
A mon ſecours, tous mes voiſins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon ſecours !

BARTOLIN (*emmenant Adine.*)

Allons, ſors de chez moi.

SCÈNE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit ſigner avec ce Bartolin.

DORFISE (*en criant.*)

Ah l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
Va-t'en chercher, Colette, un commiſſaire ;
Va l'accuſer.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien :
Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en ſais rien.

SCENE VI.

Mad. BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mad. BURLET.

Eh bien, qu'eſt-ce, couſine?

DORFISE.

Ah! ma couſine!

Mad. BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris! quel bruit! quel train
ma chère!

DORFISE.

Couſine, hélas! apprenez mon affaire;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mad. BURLET (*toujours gaîment & avec vivacité.*)

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible; c'eſt d'abord,
Que je ſuis....

Mad. BURLET.

Quoi?

DORFISE.

Fiancée,

Mad. BURLET.

A Blanford ?
Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve;
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mad. BURLET.

Et bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait?

DORFISE (*d'un ton modeſte.*)

Pas encore;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore;
Notre contrat eſt dreſſé dès long-tems.

Mad. BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait,
En tout honneur, là... dans ce cabinet.

Mad. BURLET.

En tout honneur, là, là; ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux-pas,
Une faibleſſe, & c'eſt la ſeule, hélas!

Mad. BURLET.

Bon! une faute eſt quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu ſeras moins ſévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médiſantes,
De Bartolin, de ſes mains violentes;
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon ſage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*En élevant la voix & en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET (*à Bartolin.*)

QUEL vacarme!
Quoi! pour un rien votre eſprit ſe gendarme?
Faut-il ainſi ſur un petit ſoupçon
Faire pleurer ſes amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.

Je l'avoûrai, je ſuis honteux, meſdames;
D'avoir conçu de ces ſoupçons infames;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je préſumer
Que ce jeune homme, à ma vue abuſée,
Fût une fille en garçon déguiſée? (1)

DORFISE (*à part.*)

En voici bien d'une autre.

Mad. BURLET.

Tout de bon?
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor toute en larmes:
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle eſt? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère?

DORFISE (*à part.*)

Oh! oh! le drôle a-t-il pu ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, & ſe ſoit évadé?
Le tour eſt bon Mon Dieu, l'enfant aimable!

---

(1) Dans la pièce anglaiſe, le mari prend les tetons de cette fille, déguiſée en garçon Bon, dit-il, c'était moi qui allais être cocu, & c'eſt ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce, que les comédiens comptaient jouer alors.

(*A Bartolin.*)

Que l'amour a d'eſprit ! Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encor à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence ;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, & je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai ;
Mais mon contrat ſera ma foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en pareil cas on crie.

(*A Dorfiſe.*)

Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

(*A Mad. Burlet.*)

Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne ſoit point éventé.
J'ai cent raiſons pour cacher ce myſtère.

DORFISE (*à Mad. Burlet.*)

Vous me ſauvez, ſi vous ſavez vous taire ;
N'en parlez pas au bon monſieur Blanford.

Mad. BURLET.

Moi ? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCÈNE VIII.

DORFISE, Mad. BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLANFORD eſt là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

Ô contre-tems, qui toujours me démonte !
(*A Bartolin.*)
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir ;
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez. Faites-vous cet effort.

SCÈNE IX.

DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſière eſt bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous;
Que ta cervelle eût choiſi cet époux;
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à ſon âge!
Ah! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux & ſots, & conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penſez qu'un jeune homme, en effet,
Se ſoit caché là, dans ce cabinet?

Mad. BURLET.

Aſſurément, je le penſe, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mad. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la choſe, & n'a pas l'œil bien ſûr?
N'avez-nous pas ici conté vous-même,
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui ? moi ? jamais ; moi, je vous aurais dit...
A ce point-là j'aurais perdu l'esprit ?
Ah ! ma cousine, écoutez, prenez garde ;
Quand de léger la langue se hasarde
A débiter des discours médisans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mad. BURLET.

Il est bon là !... Moi, je te calomnie ?

DORFISE.

Assurément, & je vous jure ici....

Mad. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mad. BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette histoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, si tu veux,
Et trompe-les bien ou mal, tous les deux.
Fais-moi passer des garçons pour des filles ;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour personne de bien ;
Tiens : tout cela ne m'embarrasse en rien.
J'admire fort ta sagesse profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde:
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;

Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCÈNE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

La folle va me décrier par-tout.
Ah ! mon honneur, mon eſprit ſont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfiſe un plaſtron de ſatyre.
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux chanſonniers va fournir des refrains.
Monſieur Blanford croira la médiſance ;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce ſcandale affligeant !
En un ſeul jour deux époux, un amant !
Ah que de trouble, & que d'inquiétude !
Qu'il faut ſouffrir quand on veut être prude !
Et que, ſans craindre & ſans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons ; tâchons du moins de le paraître.
C'eſt bien aſſez, quand on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des meſures,
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres.
Hélas que faire ?

COLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah ! s'il ſe pouvait faire,
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère !
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout à l'heure
Recommandé qu'ici le Chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier ?

COLETTE.

Il va venir; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

SCÈNE II.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

VENEZ, venez; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre ame à mes deſirs revêche,
Me voilà prêt; parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai, que j'ai ſu vous charmer?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine?

Le Chevalier MONDOR.

Moi! rien : je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit, qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée, & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le Chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le Chevalier MONDOR.

Heureux! Allons, c'eſt aſſez; la ſageſſe
Ne me va pas; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le Chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire en ſorte,
Que la cohuë aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, ſi fier, & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſequelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle,
Puis à minuit un notaire ſera
Dans mon alcove, & notre hymen fera:
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le Chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai!
Qu'il ſera ſot! Que je l'atterrerai!
Que de brocards!

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le Chevalier MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavait ce grand ſecret!

DORFISE.

Mon Dieu! ſortez, on pourrait nous ſurprendre.

Le Chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCÈNE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos deſſeins je ne puis rien comprendre;
C'eſt une énigme.

DORFISE.

Eh bien! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en eſt aſſez. Sa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie;
Il ne verra rien de la vérité;
Ce jour au moins, je ſuis en ſureté;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLETTE.

Vous m'enchantez; mais vous m'épouvantez;
Ces piéges-là ſont-ils bien ajuſtés?
Craignez vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas! Colette! hélas!
Qu'un ſeul faux pas entraîne de faux pas!
De faute en faute on ſe fourvoie; on gliſſe;
On ſe raccroche, on tombe au précipice;
La tête tourne; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reſte encor à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette;
Entends-tu bien?

COLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à ſon air, à ſon ton,
A ſon menton doux, liſſe & ſans coton.
Dis-lui, qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduiſe en fille.

COLETTE.

Puiſſe le ciel bénir vos bons deſſeins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'eſt que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre couſine;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu,
Qu'Adine ici pour un autre eſt venu;
Qu'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh ! qu'il eſt bon à tromper ! car il penſe
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe,
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mentir tant ſoit peu ; j'en convien ;
C'eſt un grand mal ; mais il produit un bien.

SCÈNE IV.

BLANFORD, D'ORFISE.

BLANFORD.

O MŒURS ! ô tems ! corruption maudite !
Elle s'eſt fait déjà rendre viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant ;
Elle voulait en faire ſon amant ;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom ! la coquette !

DORFISE.

Écoutez, après tout ;
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure ;
Je ne veux point lui faire cette injure ;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.

Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui; la vertu plaît au vice ſur-tout.
Mais dites-moi, comment vous pouvez faire,
Pour ſupporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

Je prends la choſe aſſez patiemment.
Ce n'eſt pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment
Vous allez bien apprendre une autre hiſtoire;
Ces étourdis prétendent faire accroire,
Qu'en tapinois, j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous?

DORFISE.

Moi; l'on dit que je veux le ſéduire.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me ſemble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penſe; on m'en donne bien d'autres.
Si vous ſaviez, quels malheurs ſont les nôtres!
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de Chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfiſe!
Plus contre vous la calomnie épuiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon;
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime.
Mais il eſt fait pour être un peu moqué;
C'eſt malgré moi qu'il s'érait embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile,

SCÈNE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

QUOI? toujours noir, ſombre, pétri de bile;
Moraliſant, grondant dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, finis tes ſoliloques.
Suis-moi: je viens d'acheter vingt breloques;
J'en ai pour toi. Viens chez le Chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de muſique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danſerons juſques au lendemain.

(*à Dorfiſe.*)

Tu danſeras, Madame la ſucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir;
Et de tantôt il faut vous ſouvenir.

Mad. BURLET.

Bon! laiſſe-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire eſt ma philoſophie

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez ſi j'ai tort.

Adieu, Monſieur, le ſcandale eſt trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non, voyez-vous? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mad. BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur,
Et ſois honnête.

(*Dorfiſe ſort.*)

DARMIN *à Mad. Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford ſait déjà quelque choſe.

Mad. BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cauſe!
Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce ſerait vous navrer de douleur.

Mad. BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiſſir les nuages,
En te bridant le nez de tels outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mad. BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il, entre nous,

Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfiſe d'infamie,
Et préſenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaiſir ſcandaleux?
Tien; je ſuis vive & franche & familière;
Mais je ſuis bonne & jamais tracaſſière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chanſonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir & la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime;
Les faux rapports & les vrais tout de même;
Vivons pour nous; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre affaire;
C'eſt vous.

Mad. BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien,
Avez ſéduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorfiſe
Cette effroyable & honteuſe ſottiſe.

Mad. BURLET.

Le trait eſt bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'eſt donc moi, qui tantôt?

BLANFORD.

Oui, vous-même

Mad. BURLET.

Avec Adine ?...

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mad. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avait caché ?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mad. BURLET.

Fort bien ! voilà de très-belles penſées ;
Je les admire ; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De Don Quichote a ſuivi le modelle ;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant ;
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage ;
On y perdrait, ce ſerait grand dommage ;
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCÈNE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte; & mon cœur vous confeſſe
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, & de ſon propre front
Veut à vos yeux flétrir un autre affront?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe & ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron;
Que vous gobez, comme un ſot, l'hameçon?
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura, par ſon caquet,
Très-bien ſiflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais, touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit; mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide eſſuyer l'inconſtance,
N'eſt pas ſans doute un cas bien affligeant;
Mais c'eſt un mal de perdre ſon argent.
C'eſt-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin reſtitué la ſomme?

BLANFORD.

Que vous importe?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais.
Adine vient; pour moi je me retire;
Par lui du moins tâchez de vous inſtruire.
Si c'eſt de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez;
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCÈNE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUAIS ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorfiſe eſt bien d'une autre eſpèce !
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or çà, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité;
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure:
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.
Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime; oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais dites-moi, de grace,
Ce qui s'eſt fait, & tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorfiſe...

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon,

C'eſt ſa couſine ; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorſiſe, à ſa toilette ;
M'a fait entrer par la porte ſecrette.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorſiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monſieur, je vous dis que Dorſiſe
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon !

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Etait tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère ;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme, & de ſa trahiſon ;
Et je diſais, que ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ſerais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard ! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré !
Eh bien, après ?

ADINE.

Eh bien, ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri ;
On heurte, on entre, & c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari ? bon ! quels ſots contes j'écoute !
C'était ce fou de chevalier ſans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal, bien jaloux ;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme ;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame.
Il prétendait me tuer auſſi moi,
Sans que je ſuſſe, hélas ! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer ſa furie,
A deux genoux, de me ſauver la vie ;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh ! le poltron !
Et ce mari, voyons, quel eſt ſon nom ?

ADINE.

Oh ! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impoſture !
Çà, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, ballet, nez camard, large échine ;

Le dos en voûte, un teint jaune & tanné;
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Éprouvez donc, Monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne ſerez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne & m'afflige
Un rendez-vous? Dorſiſe, vous, ce ſoir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir.
Ce même ſoir, ſous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille,
Par l'huis ſecret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous ſéduit,
Chez cet objet ſi fidelle, & ſi ſage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'aperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monſieur, ſe ſent trop prévenue,
Pour s'écarter de la ſincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui ſuis fidelle.

BLANFORD.

Ah le flatteur !

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle ?

BLANFORD.

Oui....

SCÈNE VIII.

BLANFORD, ADINE, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

ALLONS donc ; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaiſir ?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de beſoin de bonne compagnie.
Conſole-toi ; tes affaires vont mal ;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;

Je l'ai, mon cher, & ſans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penſes-tu m'apprendre ?

Le Chevalier MONDOR.

Oh, preſque rien !
Nous épouſons ta maîtreſſe.

BLANFORD.

Ah fort bien !
Nous le ſavions.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu ſais qu'un notaire.....

BLANFORD.

Oui, je le ſais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot ; ſe peut-il
Qu'on en ait pu ſi mal ourdir le fil ?
(*Au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il ſerait poſſible,
Avec le vôtre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon ? parle, en es-tu frappé ?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon ; ton cœur ſans artifice
Eſt apprenti dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

ADINE.

Ah ! c'en eſt trop, gardez-vous de détruire ;
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête ;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,

Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami;
Croyez ſur-tout quiconque vous abuſe;
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe;
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le Chevalier MONDOR.

En tiens-tu ? là ! le dépit te ſuffoque ?
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Deviens plus ſage ; il faut tout oublier
Dans le vin Grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant.

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encor, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfaiſant,
De t'égayer à croître mon tourment?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement;

Mais si mon cœur en un point se déguise,
Je ne mens pas sur vous & sur Dorsise ;
Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
Mit dès long-tems un bandeau trop épais ;
Et je sens bien que l'amour peut séduire.
Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;
C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(Elle sort.)

BLANFORD *seul.*

Que veut-il dire, & quel est ce mystère ?
Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire ;
Il se déguise ; il ne ment point ; ma foi,
C'est un complot, pour se moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, & ma cousine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorsise enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe ;
Ramas confus de fourbe & de sottise :
S'il faut opter, si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage ;
Ciel, rends-moi dupe, & rends-moi juste & sage.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANFORD *ſeul.*

QUE devenir ? où ſera mon aſyle ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais ſur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaiſſeau périt.
Je viens ſur terre, on me dit qu'une ingrate ;
Que j'adorais, eſt cent fois plus pirate.
Une caſſette eſt mon unique eſpoir,
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir ;
Ce Bartolin promet, remet, diffère ;
Serait-ce encore un troiſième corſaire ?
J'attends Adine, afin de ſavoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pouſſe à bout ;
Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître ;
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien juſtement la fortune me joue.
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité ?
Quoi, cet enfant ne vient point ?

BLANFORD.

Vous plaindriez le deſtin qui m'outrage ?

Mad. BURLET.

Ton deſtin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins ; la bonne foi,
Vous le ſavez, a des charmes pour moi.
Parlez, Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle ?
Me trompe-t-il ? eſt-il ami fidèle !

Mad. BURLET.

Tien, Darmin t'aime, & Darmin dans ſon cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mad. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde ;
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorfiſe.

BLANFORD.

Dorfiſe ! mais parlez avec franchiſe ;
Se pourrait-il que Dorfiſe en un jour,
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Avez-vous ouï dans toute cette affaire,
Ce chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mad. BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je sors encor à l'instant de chez elle;
Elle m'a fait serment d'être fidelle.
Elle a pleuré.... l'amour & la douleur
Sont dans ses yeux : démentent-ils son cœur?
Est-elle fausse ? & notre jeune Adine....
Quoi, vous riez ?

Mad. BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Rassure-toi. Va, pour cet enfant-là,
Crois que jamais on ne te quittera,
Sois-en très-sûr; la chose est impossible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon ame trop sensible;
Le chevalier n'en trouble point la paix;
Dorsise m'aime, & je l'aime à jamais.

Mad. BURLET.

A jamais ! c'est beaucoup.

BLANFORD.

Mais si l'on m'aime!
Adine est donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté....

Mad. BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte sur lui.

BLANFORD.

Quels discours sont-ce là ?
Vous vous moquez.

Mad.

Mad. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ;
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfise ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en. L'un des deux est un traître.
Répondez donc.

Mad. BURLET *en riant.*

Cela pourrait bien être ;

BLANFORD.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats.

Mad. BURLET.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom ! que j'enrage !

Mad. BURLET.

N'enrage point, sois moins triste & plus sage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

Laisse-là tout ce complot obscur ;
Point d'examen, point de tracasserie ;
Tourne avec moi tout en plaisanterie ;
Prends ton argent chez monsieur Bartolin ;
Vis avec nous uniment, sans chagrin.

N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie;
Connais le monde, & ſais le tolérer;
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère:
Mais ſouviens-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.

SCÈNE III.

BLANFORD *ſeul.*

ETRE heureux! moi! le conſeil eſt utile;
Dirait-on pas que la choſe eſt facile?
Ce n'eſt qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah! ſi la choſe était en mon pouvoir!
Et pourquoi non? dans quelle gêne extrême
Je me ſuis mis pour m'outrager moi-même?
Quoi! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs diſcours auront pu m'effrayer?
Non, non, ſuivons le conſeil que me donne
Cette couſine; elle eſt folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfiſe m'aime, on eſt en ſûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre,
Par cet Adine on voulait me ſurprendre,
Pour m'éblouir, & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.

Darmin toujours eſt coiffé de ſa nièce.
Que je la hais ! mais quelle étrange eſpèce....
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cauſe ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que ſa mine eſt gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
Il n'a point l'air gêné dans ſa parure,
Et ſon viſage eſt fait pour ſa coiffure.

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

Eh bien, Monſieur, je ſuis tout ajuſté ;
Et vous ſaurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien ſavoir de ma vie.
C'en eſt aſſez. Laiſſez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de ſentiment ;
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire ;
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas ! je m'aperçois enfin

Que je ne puis changer votre deſtin ;
Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
Vous en ſaurez les funeſtes effets ;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens ! d'où viennent des alarmes ?
Il eſt outré Je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il ? parlez, quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre ;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre.
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je faiſais un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet, plein de fourbe & d'audace,
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible ? eſt-il vrai ? juſte Dieu !

ADINE (*finement.*)

Il me paraît très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu.
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie !
Dorfiſe ! non....

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entends un peu de bruit ;
On vient vers nous ; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le ſilence ;
Voici quelqu'un ſûrement, qui s'avance.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford, & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE *finement.*

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais!...

ADINE (*bas allant vers lui.*)

Paix donc!

DORFISE.

En femme ſage
J'ai conſulté ſur le contrat dreſſé,
Il eſt caſſable; ah qu'il ſera caſſé!
Qu'un autre hymen flatte mon eſpérance!

ADINE.

Quoi ! m'épouſer ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux,
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien ſûr & bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous, c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les pénates,
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent ;
Comme je ſuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or ;
Nous en allons aider monſieur Blanford :
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive ;
Partageons vîte, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.

Je l'ai trop craint, à préſent je le brave ;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement ;
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici, je revole ſur l'heure.

SCÈNE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'EN dites-vous ? eh bien, là ?

BLANFORD.

Que je meure ;
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE (*avec un ton ironique.*)

Oui! vous devez bien l'en remercier;
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! prends pitié d'une peine ſi rude;
Ne plonge point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.
Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie?

BLANFORD.

Ah! qu'elle eſt laide après ſa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je peux vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez ſûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon ame
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah! de quel nom dois-je vous appeler?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pu voiler?
Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître?
Et vous ſeriez ce que vous ſemblez être?

ADINE *en riant.*

Qui que je ſois; de grace, taiſez-vous;
J'entends Dorfiſe, elle revient à nous.

DORFISE (*en revenant avec la caſſette.*)

J'ai la caſſette, enfin l'amour propice
A ſecondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, & détalons.
Tiens-tu bien?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la caſſette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preſſe, allons;

SCÈNE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN *l'épée à la main dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH ! c'en eſt trop, arrête, arrête, infame;
C'eſt bien aſſez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent !

ADINE *à Blanford.*

Eh ! Monſieur, je me meurs.

BLANFORD *en ſe battant d'une main, & en remettant la caſſette à Adine de l'autre.*

Tiens la caſſette.

SCÈNE VIII & dernière.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mad. BURLET, COLETTE, le chevalier MONDOR une *ſerviette & une bouteille à la main; des flambeaux.*

Mad. BURLET.

AH ! ah ! quelles clameurs !
Dieu me pardonne ! on ſe bat.

Le Chevalier MONDOR.

Gare, gare;

Voyons un peu, d'où vient ce tintamare ?

ADINE *à Blanford.*

Hélas ! Monſieur, ſeriez-vous point bleſſé ?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah !

Mad. BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien : c'eſt Monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenait, ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtreſſe & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot déteſtable ;
Il a remis ma caſſette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins.
Pour dire plus je te laiſſe à Madame.
Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame ;
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous
Que devient-il ?

BLANFORD.

On ſe moquait de vous.

Le Chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous auſſi, m'eſt avis ?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le Chevalier MONDOR.

On te trompait comme un ſot.

BLANFORD.

Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le Chevalier MONDOR.

Eh, laiſſe là toute la pruderie,
Et femme, & tout ; viens boire, je te prie.
Je traîte ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'eſt jamais affligé.

Mad. BURLET.

Je ſuis fâchée, entre nous, que Dorſiſe
Ait pu commettre une telle ſottiſe.
Cela pourra d'abord faire jaſer ;
Mais tout s'apaiſe, & tout doit s'apaiſer.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'eſt ma nièce.

BLANFORD.

O ciel !

DARMIN.

C'eſt ce objet,
Qu'en vain mon zèle à vos vœux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de graces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ce haſard, mes bontés, ma conſtance,
N'avait levé les voiles odieux,
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune, & votre raiſon même.
Répondez donc, que doit-elle eſpérer?
Que voulez-vous, en un mot?

BLANFORD *en ſe jetant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le Chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange,
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du huitième volume.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans le huitième volume.

L'ENFANT PRODIGUE, *comédie*, pag 1

Préface de l'édition de 1738, 3

NANINE, *ou l'Homme sans préjugé*, *comédie*, 109

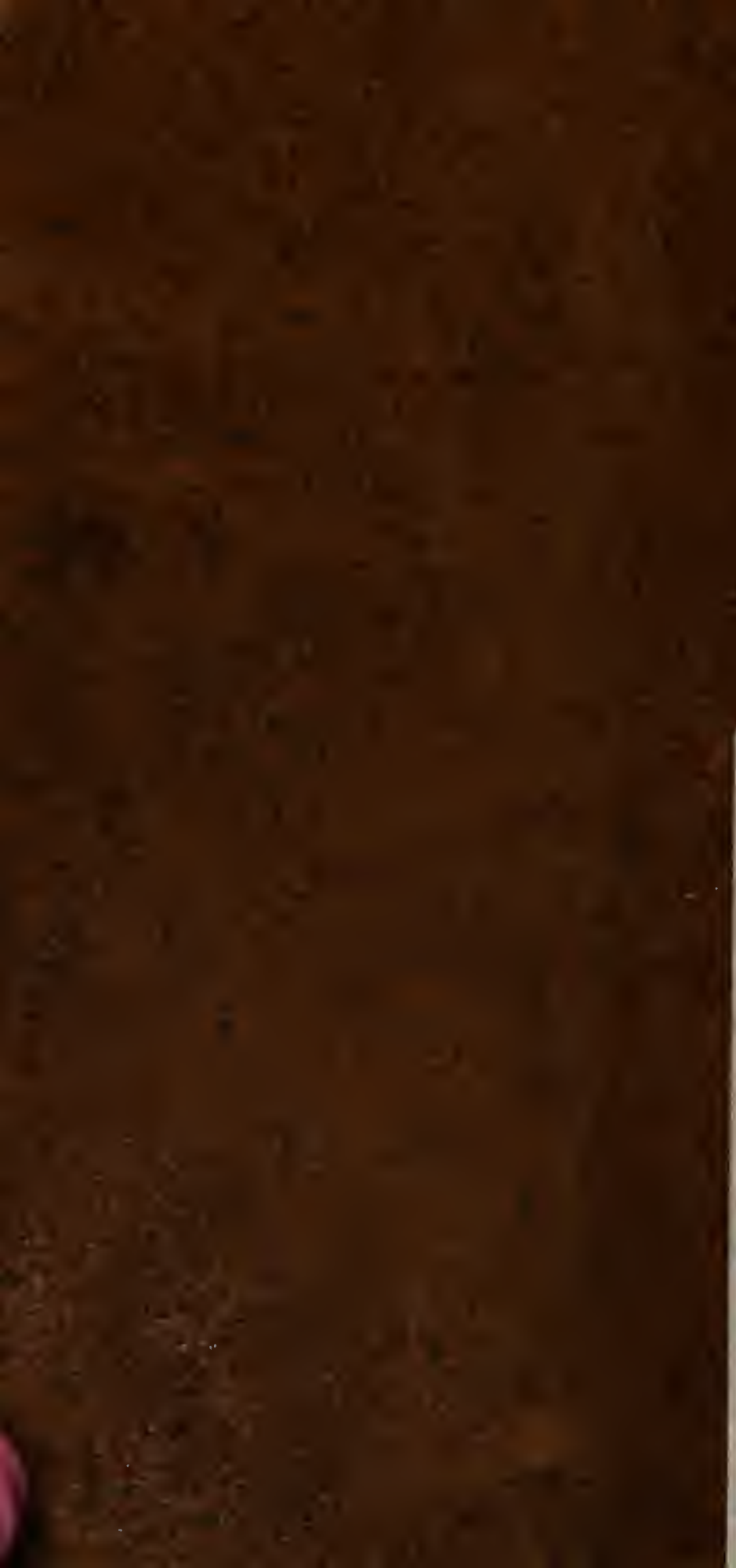
Préface de l'auteur, 111

LA PRUDE, *ou l'Homme au franc procédé*, *comédie*, 203

Préface, 205

Fin de la table du tome huitième.

N.° d' invent: 530
30887


BIBLIOTE
SCAFFA
PLUTEO
N.° CA